

# VIVANT VÉGÉTAL

LE PARC DE LA MAISON DE L'AGGLOMÉRATION VAL D'YERRES - VAL DE SEINE

ÉLISABETH AMBLARD  
VINCENT BALMÈS  
IGLIKA CHRISTOVA  
EMMANUELLE DERAMAIX  
AGNÈS FOIRET  
LAURENCE GOSSART  
ANNE MARLANGEON  
SANDRINE MORSILLO  
VÉRONIQUE VERSTRAETE  
CATHERINE VOISON  
DIANE WATTEAU  
PASCALE WEBER

Le parcours d'art contemporain « Vivant végétal » se déploie à l'intérieur du parc de la Maison de l'Agglomération Val d'Yerres-Val de Seine. Il réunit une équipe d'enseignantes-chercheuses en arts plastiques de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, élargie à des artistes qui œuvrent avec le végétal. L'exposition relie la création artistique à l'idée de préservation du milieu naturel dans lequel l'humain responsable trouve sa juste place. Elle mobilise la recherche en arts et sciences ainsi que divers partenaires autour de propositions touchant la présence vivante de la plante, de l'arbre, du bois en ville. L'écologie urbaine et les arts plastiques contemporains, ici conjugués, nous invitent à poser un regard sensible sur la place des plantes « indésirables » et plus globalement sur la réinvention de la nature dans l'espace public.

10,00€

ISBN 978-2-9547481-8-4



Photo de couverture d'après un dessin d'Iglïka Christova

CRÉATIONS  
& PATRIMOINES

# VIVANT VÉGÉTAL

LE PARC DE LA MAISON DE L'AGGLOMÉRATION VAL D'YERRES - VAL DE SEINE  
À MONTGERON

PARCOURS D'ART CONTEMPORAIN  
COMMISSARIAT AGNÈS FOIRET ET PABLO CARRION

JEUDI 20 MAI - DIMANCHE 20 JUIN 2021

ÉLISABETH AMBLARD  
VINCENT BALMÈS  
IGLIKA CHRISTOVA  
EMMANUELLE DERAMAIX  
AGNÈS FOIRET  
LAURENCE GOSSART  
ANNE MARLANGEON  
SANDRINE MORSILLO  
VÉRONIQUE VERSTRAETE  
CATHERINE VOISON  
DIANE WATTEAU  
PASCALE WEBER

# SOMMAIRE

Agnès Foiret	
Un parcours de création dans le vivant végétal	5
Jacques Tassin	
Envisager les espèces invasives par-delà le bien et le mal	9

## L'EXPOSITION

Élisabeth Amblard	
PAS (après Carl Andre)	17
Vincent Balmès	
Fouilles	21
Iglika Christova	
Dessiner avec l'arbre	23
Emmanuelle Deramaix	
Prendre soin de la nature en prenant soin de soi	27
Agnès Foiret	
Rendre grâce à la ronce	31
Laurence Gossart	
Fable en filigrane pour d'invisibles feuilles fileuses	33
Anne Marlangeon	
Le vivant est affaire de liens	37
Sandrine Morsillo	
Lier le lierre au cadre de la nature	41
Véronique Verstraete	
Atelier-laboratoire-nurserie	
Pour une autre construction du réel	45
Catherine Voison	
Biodiversité fabulatoire	49
Diane Watteau	
«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO IS IT SO.»	53
Pascale Weber	
Savoir ne suffit pas, il faut savoir changer	57
François Durovray	
Expérience commune de nature	61
Pablo Carrion	
Au-delà des apparences, le vivant foisonne	63
LES ARTISTES	73
LA COLLECTION <i>CRÉATIONS &amp; PATRIMOINES</i>	77
CRÉDITS ET REMERCIEMENTS	79

## UN PARCOURS DE CRÉATION DANS LE VIVANT VÉGÉTAL

Espace naturel et construit, le parc de la Maison de l'Agglomération Val d'Yerres-Val de Seine s'étend sur deux hectares en zone urbaine à Montgeron, dans la banlieue sud-est de Paris. Localisé dans un secteur de forte circulation de véhicules motorisés, le site de petite étendue, concilie « ville » et « nature ». Il n'est pas davantage favorable à une diversité biologique rare qu'à la promenade, en raison de son accessibilité restreinte, de sa proximité avec des espaces naturels protégés de grande qualité environnementale – la Pelouse et la forêt de Sénart. Néanmoins, il bénéficie d'une continuité écologique avec le parc du lycée adjoignant.

Le périmètre du parc est ponctué d'une aire de jeux, d'une clairière, d'une pelouse polyvalente, d'un espace pédagogique, d'une friche, d'une mare – comprenant des iris des marais –, de prairies spontanées, d'un potager, d'un verger, d'une plantation de poiriers en espaliers, d'hôtels à insectes et de cheminements.

Le parcours d'art contemporain « Vivant végétal » se déploie essentiellement en extérieur. Il comprend des œuvres créées dans le parc et l'exposition de sculpture et de dessins à l'intérieur de la Maison. Le projet réunit des artistes plasticien-nes dont la majorité sont enseignantes-chercheuses à l'École des arts de la Sorbonne de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, des éducateurs du Centre d'Intégration par le travail et les loisirs d'adultes handicapés mentaux « La volière », des élèves de la classe de Terminale spécialité arts plastiques du Lycée Rosa Parks, des étudiants de la Licence de l'École des arts de la Sorbonne. Cette mixité nous tient à cœur.

Les interventions artistiques conçues *in situ* sont, certes, destinées à valoriser le patrimoine naturel et les équipements du site mais elles questionnent également la biodiversité dans l'espace public autour de la question du vivant végétal, des espèces invasives, des plantes indésirables et rudérales, de leur rôle et de leurs fonctions. Le parcours consiste, avec les moyens de la création et de la recherche, à accroître le coefficient d'attractivité de ce site de nature ordinaire qui est encore peu connu et principalement fréquenté par les riverains. En instaurant un atelier à ciel ouvert, les acteurs impliqués souhaitent que l'espace du parc gagne en convivialité et en qualité environnementale.

Ce projet collectif « arts et sciences de la nature », porté par les équipes : « Plasticités contemporaines » et « Arts, sciences, sociétés », soutenu par José Moure, directeur de l'Institut ACTE (Arts Créations Théories Esthétiques), l'École doctorale et le Conseil scientifique de l'université, dans un partenariat étroit avec la CAVYS, répond à trois objectifs :

- Rendre accessibles aux divers publics des connaissances récentes sur le milieu naturel ;
- Délivrer des messages sur les enjeux de la biodiversité par la médiation d'œuvres d'art associant recherche et création ;
- Développer un point de vue sur des espèces végétales en considérant les pratiques artistiques de recherche comme un vecteur sensible d'accès à leur connaissance.

Dans cette expérience commune de nature, des adultes handicapés mentaux de La Volière, structure gérée par l'association Altérité, ont collaboré au parcours. Parmi les activités ordinaires du foyer, différents ateliers de « travail » permettent aux résidents d'accéder à un statut de « réalisants ». Deux d'entre eux ont fait des apports spécifiques avec des créations pour l'exposition : l'atelier en éco-design /recyclage de palettes, piloté par Frédéric Canfrère, avec la fabrication d'un banc de conversation ; l'atelier d'horticulture de Zygmunt Miedziejewski dans une coopération active des adultes aux créations des plasticiennes : préparation des sols, plantation, arrosage. L'atelier en éco-design a construit le socle du dispositif de la mare d'Anne Marlangeon et participé à l'œuvre de tissage des liens. L'accueil des publics – médiation, information, visite guidée, échanges – a été assuré par Nelsia Assogba, Jeanne Carreon et Romain Grosman, étudiant-e-s de la Licence d'arts plastiques de l'École des arts de la Sorbonne de l'université, dans le cadre de leur stage professionnel obligatoire. Enfin, Jeanne Brenot, Caroline Dupuis, Ludivine Freire, Chafia Lamouri, Maélyls Lemay, élèves dans la classe de Terminale pilotée par Ilham Alkian, professeur d'arts plastiques, ont réalisé deux créations éphémères *in situ*. Un collectif investit le puits comme milieu de vie, à la fois miroir floral et compost, tandis que Jeanne Brenot enchevêtre des branches tombées lors de la dernière tempête. Agencées au sol, formant la silhouette d'un dormeur, elles sont soumises à leur inéluctable transformation.

Lorsque nous partons du fond du parc, nous rencontrons un dispositif de tables à dessin qui entoure un massif de jeunes saules. Dans *Dessiner avec l'arbre*, installation *in situ*, **Iglika Christova** initie un projet de micrographie avec le vivant végétal qui compose avec les aléas du vent et de la pluie. Son projet, issu d'une recherche interdisciplinaire avec la chercheuse Claire Damesin, écophysiologiste végétale, consiste en la rencontre entre des images de l'intérieur de l'arbre et ses propres graphies du microcosme végétal. En appareillant les extrémités des branches d'arbre de feutres, elle dote du pouvoir de mouvements traceurs le jeune saule. À proximité, **Élisabeth Amblard** investit la clairière, espace mi-clos ceint de charmes, en procédant à la création d'une œuvre composite qui allie le naturel et l'artificiel, la croissance végétale et son oblitération dans une alternance visible de l'inerte et du vivant. Nommée *Pas*, l'œuvre invite à s'en approcher, interroge le sens de la négation, pas à pas. La réserve vivante s'impose davantage que le refus, elle émancipe la pousse végétale entre les dalles. *Multiplication sculpturative*, la proposition de **Véronique Verstraete** se déploie dans l'espace pédagogique du parc. À partir d'une sculpture-mère, un décuplement végétatif de formes géométriques sans angle droit cherche sa stabilité. Seize sculptures biodégradables, plantées, fruits d'expérimentation dans un laboratoire-nurserie, condensent l'alliance de ce qui naît du sol et de l'art. Rhizomes, stolons, rejets, s'incarnent comme des actes esthétiques

de nature, fabriquées par l'humain. Non loin, une bassine métallique, un broc d'eau et un savon composent le dispositif *La toilette des grenouilles* d'**Emmanuelle Deramaix**. Au pied du bassin, le visiteur est invité à laver ses mains puis à déverser l'émulsion dans la mare. En réalisant cette action, il nourrit les grenouilles avec les nutriments contenus dans la micro-sculpture bio-sourcée inventée par l'artiste pour le bien-être animal. *Emporte-moi!* se présente comme une bibliothèque végétale, un exposé de boutures de géraniums à l'intérieur de la serre. Œuvre de don sans attente de retour, le visiteur est invité à se saisir d'une offrande végétale. En hommage aux buis malades de la pyrale, arrachés du parc en 2019, nous rencontrons *En attendant que ça pousse*, ensemble de douze pieds morts, gisants, richement ornés et replantés par l'artiste dans un parterre.

En empruntant une allée, de multiples points de vue nous sont offerts dans des encadrements végétalisés conçus par **Sandrine Morsillo**. Dans *Lier le lierre au cadre de la nature*, les tuteurs de lierres grimpants, disparaissent sous l'emprise de la croissance végétale. L'alignement des douze cadres dorés, évidés de tableaux de paysage et néanmoins ouverts sur ce qui les entoure, rend singulières les visions de la nature ordinaire. À l'écart, isolée sous une cloche de verre, une ronce vivace se dresse, telle une belle au bois dormant. *Rendre grâce à la ronce* rend hommage à une mal aimée ainsi qu'à sa récente censure dans l'œuvre d'Érik Samakh : La chapelle des Ronces. Pourquoi tant d'acharnement ? **Agnès Foiret** nous invite à regarder la ronce avec davantage de bienveillance et forme l'hypothèse que l'expérience sensible dans la nature peut ouvrir à l'altérité.

C'est dans une zone « inactive », qui nécessite d'être requalifiée, qu'**Anne Marlangeon** propose une installation qui dialogue avec la mare asséchée. *La place des choses* inverse l'ordre naturel des éléments du paysage, nous invitant à repenser l'interdépendance de la terre, de l'eau et du végétal. *Donner à voir l'invisible*, dispositif participatif, permet au spectateur de laisser la trace de son passage, de décider des liens en tirant des fils entre des éléments qu'il choisit. *Photosynthèse*, composée de deux terrariums dans la serre, offre à la vue du spectateur des photographies anciennes du quartier, rongées par l'humus. La mise en contact de la terre et du papier photographique engage un lent processus de dégradation observable et réfléchissant. Non loin, des sculptures d'assemblage composant un cabinet de curiosités semblent issues de la nature. Avec *Biodiversité fabulatoire*, les créations de **Catherine Voison** artificialisent le vivant dans des gestes de collecte curieux des organismes. Des chimères créées à partir d'éléments végétaux secs, incarnent des êtres re-naturés sous cloche.

À l'intérieur de la Maison, **Vincent Balmès** expose une sculpture monumentale. Il taille des souches d'arbres abandonnées avec son regard du dedans. C'est en suivant les veines et les nœuds d'un tronc de cognassier qu'il met au jour des figures. Il se met à l'écoute du dit du bois, respectant ses résistances et l'émergence de ses inattendus. *Invocation* révèle le potentiel figural latent de ces dépouilles d'arbres qui nous parlent. Proche, *Et murmure ma mémoire...* de **Laurence Gossart** vient redoubler le dévoilement de l'intime et de l'universel. Les dessins à la mine graphite portent la trace mémorielle du vivant végétal. L'observation

tendue vers la saisie de sa fragilité se métabolise dans des gestes de répétition de l'infime, du minuscule. Découvrir et révéler la fibre de la plante, ses mouvements imperceptibles sont tout entier engagés dans l'observation et la restitution de la présence.

Dans les performances de **Pascale Weber** et **Diane Watteau**, l'idée de vie végétale oblige à penser sa dimension de *vulnérabilité* mais également de *résistance* à ce qu'impose la condition contemporaine. Mais surtout, le « fonctionnement » des œuvres implique un tout autre rapport à l'achèvement, à la forme, à la trace. Les performances génèrent de l'échange et du lien dans l'instant. Les créations du duo *Hantu (weber+Delsaux)* développent des comportements reposant sur la sollicitude à l'égard de la nature, comportements mobilisant un fort coefficient d'empathie. La performance collective *Savoir ne suffit pas, il faut savoir changer* implique les êtres vivants présents dans toutes les interactions ici et maintenant. **La conversation sous contrainte** conçue par Diane Watteau, réalisée avec la participation de Geoffrey Carey, Laurent Derobert, Éric Rondepierre et Diane Scott est une performance critique de la nature idéalisée. Prise dans le tableau vivant de lectures croisées dans le parc, la rêverie poétique est soumise à des écarts et des ruptures qui questionnent les images. C'est avec le fugitif et le palpitant de ces événements que s'inaugure le parcours d'œuvres qui doit son existence au partage de ses savoirs du milieu vivant que **Pablo Carrion**, responsable de la Maison de l'Environnement, nous a offert.

**Agnès Foiret**

co-commissaire avec Pablo Carrion

## ENVISAGER LES ESPÈCES INVASIVES PAR-DELÀ LE BIEN ET LE MAL

En 2001, le professeur d'écologie Lawrence Slobotkin publiait un article fondateur posant la question essentielle du bien et du mal en filigrane de nos représentations des espèces invasives. Ce texte intitulé *The good, the bad and the reified* (Le bon, le mauvais et le réifié) faisait apparaître que notre regard sur les espèces invasives met en scène une confrontation du bien et du mal dans la Nature. Il rappelait de surcroît que les valeurs de bien et de mal appartiennent aux sociétés, non à la science qui a pour objet de distinguer le vrai du faux. Il était donc attendu que cette question de fond fût solidement traitée, contribuant à clarifier les fondements de nos regards sur les espèces invasives, et à examiner en particulier combien ils se mêlent à notre représentation de la Nature. Elle n'a pourtant suscité qu'agacements et crispations. Est-elle si saugrenue, si infondée qu'elle ne vaille donc d'être considérée ?

*Notre regard sur les espèces invasives se nourrit de notre perception de la dualité du bien et du mal dans la Nature*

La dualité entre bien et mal s'inscrit dans le terme d'invasion, dont l'analogie guerrière ou médicale suscite l'angoisse d'une altération de l'existant, voire de sa disparition. Par son ambivalence sémantique, l'invasion biologique rend compte d'un basculement du bien vers le mal. Elle contribue à mettre à mal un monde qu'il s'agit dès lors de sauver (Chew, 2015). Il nous revient d'expié nos destructions d'habitats, de compenser nos fautes environnementales, bref, de nous racheter au risque de passer par la commode désignation de boucs-émissaires... Tout le paradoxe se tient dans le recours à cette notion très anthropocentrée du bien et du mal, qui tient à la culture humaine, mais dont la mise en jeu intervient dans une Nature dont l'idéal semble justement obtenu quand l'Homme n'interagit plus avec elle.

Ce qui particularise les espèces invasives est qu'elles résultent par définition d'une entremise jugée néfaste de l'humain. Celui-ci jette des passerelles depuis les continents jusqu'à des sites naturellement inaccessibles, les espèces les franchissant étant implicitement « dénaturées ». Il favorise, à la faveur d'une modification des habitats dont il est également responsable, le libre épanouissement de ces espèces introduites. Il s'auto-évalue alors souvent comme un agent responsable, par son imprévoyance, d'un vaste

dysfonctionnement mettant en œuvre des affrontements biologiques nouveaux. En d'autres termes, *la science des invasions*, méta-science hybridant l'écologie des invasions biologiques à l'évaluation des conséquences socio-écologiques qu'elles induisent, évalue un conflit biologique entre le bien et le mal dans la Nature, conflit consécutif d'une intervention humaine dans la redistribution du vivant.

L'énonciation et l'appréciation de ce conflit reposent sur des référentiels de valeurs très inégaux. Lorsque des populations animales ou végétales malmènent notre santé ou celle des espèces que nous cultivons ou élevons, et lorsqu'il s'agit dès lors de préserver notre intégrité ou notre bien-être, il est légitime d'y rattacher la valeur normative du mal. Mais lorsque des populations d'êtres vivants impactent des milieux que nous considérons plus ou moins naturels selon notre mode de représentation de la Nature, nous évaluons alors les changements observés en projetant dans la Nature notre idée du bien et du mal. Mais lorsque les écologues confondent les jugements normatifs avec les descriptions des changements environnementaux, le rôle de la science dans l'élaboration des politiques publiques est mis en défaut. Nous sortons ici radicalement du domaine de légitimité de la science, auquel prétend néanmoins la science des invasions.

Et lorsqu'en évoquant les espèces invasives, nous nous référons à des métaphores évoquant la santé des écosystèmes, voire théologiques en se référant explicitement à une progression des cavaliers de l'apocalypse ou la récession du Paradis, pour ne prendre que ces seuls exemples, alors nous nous cédon à une science devenue normative (Tassin, 2014). Les valeurs implicites dont nous nous saisissons en recourant à ces métaphores un rien manipulatrices se révèlent inadaptées à un contexte où les changements climatiques et démographiques sont d'une ampleur sans précédent, et où les références du passé ne s'imposent plus comme les seules judicieuses pour investir leurs conséquences. Ce sont les conditions du futur qui doivent guider notre « nord normatif ». Autant de bouleversements qui nous invitent à considérer avec beaucoup de recul la recomposition contemporaine des assemblages d'espèces et leurs capacités à faire face au monde plus encore fragmenté de demain, y compris lorsqu'ils ne doivent plus grand-chose à une longue co-évolution, implicitement perçue comme sage et bonne, mais tiennent davantage d'un réajustement écologique, considéré comme moins structuré et moins bon. Bien imprudent quiconque s'affirmerait capable de distinguer le bien du mal dans cette recomposition générale. Henry Gleason rappelait que les populations vivantes s'assemblent par accident, puis se réajustent entre elles sans avoir nécessairement coévolué. Et bien aventureux, de surcroît, qui prétendrait qu'en un lieu donné, les espèces indigènes sont mieux armées que celles d'origine exotique pour s'ajuster à ces changements.

Il semblerait que cette intercession inavouée du bien et du mal intervienne comme un obstacle invisible dans les échanges de points de vue sur les espèces invasives. Il serait

pourtant légitime que la science des invasions explicite les valeurs auxquelles elle se réfère lorsqu'elle évalue chaque changement imputé à une espèce invasive. Elle ne peut légitimement adresser une fin de non-recevoir à ceux qui l'invitent à clarifier sa représentation sous-jacente de la Nature ou, pire, à voir dans cette sollicitation une forme de déni de science. En revanche, elle ne peut échapper à la nécessité de nous projeter dans le monde le plus probable de demain, où l'on devra espérer des assemblages d'espèces qu'ils soient résilients, plastiques, adaptatifs, frugaux et bénéficiant d'une bonne capacité de dispersion dans un environnement fragmenté et changeant : tels sont précisément, ne nous le cachons pas, les traits des plantes dites invasives.

*Occulter le jeu permanent de cette dualité, c'est ouvrir la porte à des écarts déontologiques néfastes*

L'intégration de valeurs dans le registre de la science rend celle-ci vulnérable à l'intrusion de biais déontologiques. La science des invasions ne saurait fermer les yeux sur les libertés qu'elle a parfois prises avec la déontologie scientifique.

La plus flagrante est l'acceptation implicite du biais représenté par les îles, qui concentre l'essentiel des bouleversements liés aux espèces invasives, et des extinctions que celles-ci peuvent induire. Or, le monde n'est pas un assemblage d'îles, qui ne représentent que 5 % à peine des espaces terrestres mais focalisent les quatre cinquièmes des extinctions. Dans son article fondateur publié en 1998 et cité plus de 3500 fois depuis lors, révélant que les espèces invasives représentaient le second moteur d'extinction aux États-Unis, le professeur d'écologie David Wilcove avait lui-même averti que ce rang était directement lié au biais induit par l'archipel hawaïen, mais la communauté scientifique n'en a pas moins généralisé cette évaluation à l'ensemble du globe. Et l'IPBES a beau avoir récemment reporté au cinquième rang la place des espèces invasives dans l'érosion de la biodiversité, révélant le poids écrasant des activités humaines dans cette érosion, un mouvement manifestement irrépressible tend à prétendre que les biomes continentaux sont fortement menacés par les espèces invasives.

Pourtant, les évaluations de la chute des effectifs de larges taxons (oiseaux, arthropodes) en Europe pointent l'agriculture et les politiques de mise en valeur du milieu qui s'y rattachent. La PAC, que le journaliste Stéphane Foucart (2020) qualifiait récemment de « Catastrophe Agricole Commune », réunit sous son aile toutes les causes d'érosion de la biodiversité (usage d'intrants au détriment des processus du vivant, aménagement du milieu vers des parcelles et des exploitations de plus en plus grandes) et va à l'encontre des objectifs environnementaux de l'Union. Mais ces évaluations n'incriminent pas les espèces invasives. Alors, qui faut-il croire ? L'affirmation selon laquelle les espèces invasives constituent le second moteur d'érosion de la biodiversité est devenu une sorte de mot de

passé ou de topos permettant de se reconnaître en appartenant à la communauté de la science des invasions. Elle contribue à brouiller le regard sur les causes majeures de l'inquiétant déclin de la biodiversité en Europe. Et à retarder les vraies prises de décision qui s'imposent, non plus ciblées sur de « mauvaises espèces », mais sur de mauvaises décisions.

L'évaluation de l'impact environnemental des espèces invasives se nourrit de surcroît de tautologies, de biais ou d'amalgames qui ne devraient pas échapper à une saine autocritique inhérente à toute science. Comment, par exemple, peut-on évaluer de manière objective l'impact d'une population animale ou végétale dont on a, par définition d'une espèce invasive, fixé à l'avance son caractère négatif ? De même, comment apprécier objectivement l'intégrité des écosystèmes en présence d'espèces exotiques, dès lors que cette intégrité exclut, à nouveau par définition, la possibilité d'une telle présence ? Comment même accepter que les inventaires de biodiversité, qui participent d'une comptabilité du vivant, excluent à leur tour une partie du vivant en présence ?

La pratique de l'amalgame, mêlant îles et continents, animaux et végétaux, fonctions écologiques diverses, au service d'un discours monolithique sur les espèces invasives, est à son tour questionnable. Elle concourt à mobiliser des exemples issus de l'introduction d'espèces prédatrices en milieu insulaire, résolument transformatrices et délétères, pour étayer des discours relatifs à des espèces invasives intervenant en situation continentale, ceci dans des jeux d'interactions écologiques radicalement différents, générant le plus souvent des effets autrement moins préoccupants. C'est ainsi que la flore invasive est indifféremment incriminée, alors que son impact sur la biodiversité est bien moindre que celui des pathogènes, des herbivores et des prédateurs (Rejmánek *et al.*, 2005). De tels amalgames n'ont aucun sens écologique. Il est tout aussi interpellant que cette même science des invasions avance que les espèces invasives exotiques causent plus de nuisances sur l'environnement que les espèces invasives indigènes, en s'appuyant sur le seul ratio des publications respectives qui leur ont été consacrées. Ce ratio n'est qu'un ratio d'intérêts fondés sur le postulat que les espèces indigènes sont bonnes par nature.

De tels artifices rhétoriques, qui défient aussi bien la raison que la déontologie scientifique, devraient être proscrits par leurs auteurs ou du moins, ne pas être relayés par leurs pairs. Si tel n'est pas le cas, c'est sans doute parce que l'enjeu sous-jacent relève moins de la science que d'un ensemble de valeurs qu'ils jugent indiscutables et non négociables. En d'autres termes, il semblerait que de telles concessions déontologiques constituent un « mal pour un bien ».

*Il est plus que temps de réenvisager les espèces invasives par-delà le bien et le mal*

La science des invasions est une approche cognitive mêlant des méthodes scientifiques usuelles à des appréciations directement liées à des valeurs inhérentes à la représentation du bien et du mal dans la Nature. Pour ne pas demeurer prisonnière d'un registre exigu de valeurs, elle nécessite un renfort de compétences transculturelles. Il importe qu'elle rompe avec les biais dont elle fait usage, en explicitant la représentation du bien et du mal dans la Nature dont elle s'est, à son corps défendant, profondément imprégnée. Il est aujourd'hui irrecevable qu'un diagnostic dépende des valeurs du médecin qui l'assure (Stone, 2017). Il n'est pas certain que le même chemin ait été parcouru par la science des invasions. Or, une approche transculturelle serait garante d'une réflexivité, d'une prise de recul, d'une autocritique qui comptent parmi les ingrédients fondamentaux de toute science.

Il ne s'agit pas de renoncer à nos valeurs normatives structurant notre représentation de la Nature en général, et des espèces invasives en particulier. Il s'agit néanmoins de les partager et de les confronter, après les avoir préalablement reconnues, et d'envisager comment elles se conforment aux changements en cours et aux perspectives du monde de demain dont nous découvrons qu'il est en plein basculement vers des formes inédites. Là est déjà positionné le nord de demain, vers lequel nous devons refondre nos valeurs. Il s'agit, écrit Romain Julliard (2019), de « ne plus chercher à maintenir les écosystèmes et les espèces en l'état, mais accompagner voire faciliter un changement de la biodiversité. » Songeons que nos enfants vivront dans un autre monde que le nôtre. Il s'agit de les y préparer, non pas de les tirer en arrière en les embrigadant, par exemple, dans des chantiers d'arrachage de plantes invasives.

Seule une approche transculturelle permet de garantir l'indispensable coexistence des valeurs intervenant dans la représentation de la Nature par les êtres humains. Cela vaut mieux qu'un soi-disant consensus autour des valeurs d'un groupe culturel auto-constitué revendiquant sa prévalence sur les autres points de vue. Plus que d'un consensus, c'est d'une conciliation des regards dont nous avons besoin, avec une mise en accord sur quelque chose de commun qui dépasse le registre des valeurs.

Le bien et le mal demeurent des projections réalisées à partir de référentiels culturels qui ne sauraient avoir de valeur universelle. Le droit de la femme, par exemple, montre combien ce qui est considéré comme mal dans une société peut être tenu pour bien dans une autre. Il montre également, comme nous le voyons actuellement avec des mouvements socio-culturels tels que *MeToo*, que ces considérations non rien d'immuable. *A minima*, la science des invasions doit garder ses distances avec l'invasion de valeurs nullement universelles dont elle s'est laissée être l'objet. Elle doit être en mesure d'intégrer cette non universalité des valeurs sur lesquelles elle s'appuie, en reconnaissant en outre son caractère faiblement prédictif, dans un monde où l'avenir est lui-même particulièrement incertain. Elle est invitée à se réajuster sur l'incertitude et à reconnaître que le bien et le mal d'hier ou d'aujourd'hui



ne pourront être exactement ceux de demain. Il ne s'agit plus d'envisager la Nature telle que nous voudrions qu'elle soit, mais telle qu'elle est la mieux armée pour s'épanouir dans le monde de demain.

**Jacques Tassin**  
Écologue et écrivain

#### Références

- Chew M. (2015). Ecologists, environmentalists, experts, and the invasion of the 'second greatest threat'. *International Review of Environmental History*, 1, 7-40.
- Foucart S. (2020). La PAC, une catastrophe agricole commune, *Le Monde*, 4 janvier 2020.
- Julliard R. (2019). *Le changement climatique : un bouleversement pour les écosystèmes et les scientifiques*, Fondation pour la Recherche sur la Biodiversité, 4 p.
- Rejmánek M., Richardson D.M., Pyšek P. (2005). Plant invasions and invasibility of plant communities. *Vegetation Ecology* (ed. E. Van der Maarel), pp. 332-355. Blackwell, Oxford.
- Slobodkin, L. B. (2001). The good, the bad and the reified. *Evolutionary Ecology Research*, 3(1), 91-105
- Stone J. R. (2017). Cultivating humility and diagnostic openness in clinical judgment. *AMA Journal of ethics*, 19 (10) : 970-977.
- Tassin J. (2014). La grande invasion : qui a peur des espèces invasives ? Odile Jacob, 210 p.
- Willcove DS, Rothstein D, Dubow J, Phillips A, Losos E (1998). Quantifying threats to imperiled species in the United States. *BioScience*, 48(8):607-15.

# L'EXPOSITION

# ÉLISABETH AMBLARD

## PAS (APRÈS CARL ANDRE)

L'œuvre *PAS* (après Carl Andre) relève de la sculpture et de l'installation, questionnant son intégration à la clairière comme « l'usage » qu'il en sera fait.

### Matérialité

Elle articule trois matérialités de natures distinctes, toutes temporelles, calepinées. L'une est végétale (herbe, plantes rudérales et arbres environnants<sup>1</sup>; vivante, croissante, changeante, spontanée ou taillée, permanente et temporaire); la seconde et la troisième sont minérales, durables, naturelles tout autant et néanmoins artefactuelles, découpées en dalles lisses : pierre (marbre, dur et résistant, recyclé) et métal (cuivre, neuf d'abord, plaque d'enregistrement sensible à tout acte – rayures –, en devenir tangible, variable en ses états: poli, oxydé, ...) Associées, elles se répondent dans l'expérience proposée à ceux qui s'y aventurent; elles donnent à imaginer leurs histoires combinées. Parfois elles entrent en rapport de forces. *PAS*. Les tendres pousses vertes s'immiscent dans la grille à claire-voie du dallage. Mesure et démesure. Pesanteur et élévation.

### Sol à sol

Elle s'aperçoit, se regarde, en particulier lorsque l'on baisse les yeux. Au contact direct de la terre, elle est sculpturale. Elle établit une distance que très vite elle abolit. Elle se foule, au pied, chaussé ou nu. Elle est un sol, une île, une trame, une grille, une scène, un point de vue.

### Inclusive

Vision panoramique. Tel un plateau mat ou miroitant, elle intègre la géométrie circulaire du lieu et donne à voir le milieu tout entier qui l'accueille. Sujette aux aléas du passage, aux pas des spectateurs qui s'y placent, s'y déplacent, s'y « emplacent » et alors voient alentour.

### Présences

Ses natures entremêlées rejoignent dans leurs différences ce qu'écrit Roger Caillois des pierres: « Ni bornes ni stèles, pourtant exposées aux intempéries, mais sans honneur ni révérence, elles n'attestent qu'elles.<sup>1</sup> » La chape minérale s'implante et résiste, pour un temps, au vivant végétal.

<sup>1</sup> Roger Caillois, *Pierres*, Paris, éd. Gallimard, 1966, p. 7.





PAS (après Carl Andre), 2020-2021,

Trois élémentaires introduits pour un dispositif en plein air :

Marbre : 64 dalles, recyclées, 27 x 27 cm - Cuivre : 9 plaques polies, 27 x 27 cm -

Herbe disque d'implantation de diamètre: 650 cm

Emplacement : \*Clairière - découvert circulaire - cernée d'arbres et arbrisseaux : chêne, érable champêtre, frêne, ginkgo biloba, hêtre, charme, prunelier, houx, troène sauvage, fusain d'Europe et noisetier. Superficie : 165 m<sup>2</sup>

© Jeanne Carreon, Élisabeth Amblard

# VINCENT BALMÈS

## FOUILLES

La fouille de chaque bois, par gouges et ciseaux en taille directe à main levée, rencontre et met au jour les lignes de force qui habitent ce fragment d'arbre, enfourchure, racines ou fût; ces lignes sont l'inscription mémoire des aléas de sa vie, de ses croissances et développements, de sa première germination à son abattage, voire au-delà, et c'est dans cette lecture de son histoire que je perçois les présences d'esprits qui l'auront habité, ils y auront vécu ces flux vitaux que je dois donner à lire. Ces apparences, évocations ou fragments de formes humaines exhumées nous rendent sensible ce parcours de l'être végétal qui habitait la texture vivante, nous disent l'histoire des esprits qui hantaient croissance et mort de sa matière, ce sont des éléments du langage de notre regard humain sur le monde.

Il n'est donc pas question de représentation objective, d'une figuration classique plus ou moins stylisée, ébauchée, mais mon geste est une tentative d'ouverture subjective, quasi-animiste, aux états d'âme d'une rencontre de découverte, en deçà de toute conceptualisation, c'est le risque d'un accueil émotionnel d'avant toute construction intellectuelle; l'objet abouti relève d'un déjà là dévoilé, révélé. Son installation le contextualise dans le discours contemporain.

Nous retrouvons ici l'importance du vivant végétal en support de nos existences, dans les échanges de nos biologies animale et végétale, conjuguées en devenir par la culture humaine.

Quat'sous



**Invocation**, Bois, métaux, taille directe à main levée et assemblage, achevée en 2021  
© Nelsia Assogba



Dessiner avec l'arbre, dévoilement du microcosme de la structure cellulaire du saule ; trois structures en bois, dessin sur plaques de verre, ficelles et feutres, 55 x 55 cm [chaque pièce]

# IGLIKA CHRISTOVA

## DESSINER AVEC L'ARBRE

« Un arbre est plus qu'une quantité de stères. Une plante est plus qu'un paquet de gènes.

*La conscience est plus d'un réseau de neurones. »*

*Mohammed Taleb<sup>1</sup>*

Pourrait-il y avoir une synergie invisible entre l'intérieur de l'arbre à l'échelle microscopique et ses mouvements au gré du vent ? Autrement dit, le microcosme annoncerait-il déjà le macrocosme ? Partant de cette question, l'installation *Micro-graphie* conçue spécialement pour le parc de la Maison de l'Environnement en collaboration avec l'écophysiologiste végétale Claire Damesin, artialise un jeune saule. Il s'agit d'enquêter à la fois sur la mobilité interne et externe de l'arbre. Pour ce faire, l'œuvre met en scène ses branches à l'extrémité desquelles des fils soutiennent des feutres à pointe fine qui « écrivent », au fil des convulsions du vent, sur des supports transparents; ces derniers portent déjà les enregistrements graphiques d'Iglikha Christova relatifs aux observations du microcosme de différentes espèces de saules. L'installation donne à voir ainsi une juxtaposition sur le même support de deux traces graphiques: le dessin de l'artiste cherchant à saisir la structure cellulaire et la mobilité intérieure de l'arbre, et les tracés réalisés par les branches. Si le dispositif technique reste simple, les questions qu'il cherche à soulever peuvent être complexes. Que nous révèle cette « écriture de l'arbre » ? Pourrait-elle rendre compte des relations entre la vie invisible de l'arbre, son fonctionnement ainsi que les variables climatiques ? *Micro-graphie* enquête littéralement sur les possibles rapports entre le *Micro* (le microcosme) et la *Graphie* (l'écriture graphique de l'arbre). Par ailleurs, dans cette proposition, l'arbre n'est pas seulement perçu comme le sujet d'étude central; il apparaît aussi comme l'« acteur vivant » d'une œuvre « en train de se faire ». Ainsi, le dessin de l'arbre et celui de l'humain expriment sur le même support, chacun à sa manière, ce qui nous lie, nous traverse et nous dépasse: le Bios.

<sup>1</sup> Mohammed Taleb, « Quelques résonances néoplatoniciennes et hermético-alchimiques dans l'écologie contemporaine » article paru dans Le Miroir d'Isis n°21, Hiver 2014-2015, p. 53.





# EMMANUELLE DERAMAIX

## PRENDRE SOIN DE LA NATURE EN PRENANT SOIN DE SOI

Je suis partie de *l'a priori* qu'il suffisait de prendre soin de la nature comme on prend soin de soi; et c'est certainement ce qui m'a conduit à associer dans mes œuvres la nature à l'homme. Cet anthropomorphisme a toujours existé, mais souvent de façon péjorative. Si les comparaisons avec les animaux étaient positives (fort comme un taureau, rusé comme un renard.), les comparaisons avec le règne végétal étaient, elles, connotées de façon beaucoup plus négatives. On a longtemps parlé d'un homme dans le coma en disant qu'il était dans « un état végétatif », ou que c'était un « légume ». Par la suite on s'est aperçu que même dans le coma, les patients demeuraient des êtres vivants et que pour qu'ils en sortent, il fallait continuer de communiquer avec eux.

### EMPORTE-MOI !

C'est d'ailleurs après m'être retrouvée dans le coma que j'ai ressenti l'obligation de faire EMPORTE-MOI ! pour rendre hommage à tous ceux et celles que je n'avais pu remercier lors de cet événement traumatique. Ainsi, chaque bouture porte le nom d'un soignant ou d'un ami qui s'est occupé de moi pendant cette période. C'est pourquoi j'invite les spectateurs, à leur tour, à en prendre soin pour la faire grandir.

### *La toilette des grenouilles*

Se laver les mains, se purifier, rituel présent dans un grand nombre de cultures, nous relie directement avec un des éléments indispensables à la vie : l'eau.

Ici, les spectateurs sont invités à se laver les mains dans une bassine avec un savon vert comme une grenouille. Une fois cette opération terminée, ils pourront rejeter l'eau dans la mare. Mesdames les grenouilles s'y reproduisent au printemps, il est donc primordial de ne pas en polluer l'eau. J'ai fabriqué ce savon totalement naturel qui va se dissoudre librement dans l'eau sans agresser nos amies les grenouilles qui, à leur tour, vont en profiter. Deviendront-elles alors des princesses ? On retrouve cette métamorphose (de la grenouille en princesse) dans la fabrication à froid du savon. Au départ, il y a des huiles végétales qui seront mélangées avec de la soude pour qu'elles se figent et se solidifient afin de produire du savon qui, au contact de l'eau, va redevenir liquide. Une chaîne de vie se forme ainsi. Si le savon est bon pour les grenouilles, il ne peut qu'être bon pour la peau des princesses... Cette œuvre montre comment notre mode de vie peut influencer sur la qualité de l'eau et par là sur l'existence même des grenouilles. Comme tous les amphibiens, les grenouilles ont

En attendant que ça pousse, plantation de buis morts, guirlandes de fil de fer avec perles colorées et pampilles, fil blanc, 2020 ©Emmanuelle Deramaix

une peau très perméable qui les rend particulièrement vulnérables aux polluants. Or si nos produits cosmétiques les tuent en polluant leur milieu, c'est qu'ils ne doivent pas être non plus très bons pour notre peau.

*En attendant que ça pousse...*

Lors de ma première visite, mon regard a tout de suite été attiré par les buis atteints par la pyrale. Il n'en restait que le squelette et pourtant, à leur pied, des feuilles vertes et luisantes continuaient de pousser. Ils n'étaient donc pas morts. Il fallait juste attendre que ça repousse. Or le temps du végétal est différent du nôtre. Il faut souvent une génération pour qu'un arbre ait sa taille adulte et il aurait donc peut-être fallu attendre des années pour qu'ils retrouvent leur aspect. J'ai donc eu envie de les aider à passer ce cap disgracieux en leur apportant de la couleur. Seulement, en novembre 2017, lorsque je suis revenue prendre des repères pour avancer sur le projet, ils étaient en train d'être jetés dans une benne. J'ai alors choisi de sauver ceux qui avaient le plus de « vert » et les ai mis en jauge. Leurs racines ayant été sectionnées, ils n'ont pas repoussé comme ils auraient pu le faire. Les buis exposés sont donc des buis morts qui ne sont là que comme trace du patrimoine, témoins des buis présents sur la propriété à l'origine. À cette époque ils permettaient de créer dans les jardins à la française ce qu'on appelle des « broderies ». Pour les aider à se régénérer et à se métamorphoser je les ai d'abord entourés de fil blanc. Puis à la sortie de ce cocon, j'ai repris le parti pris du décoratif en laissant courir des guirlandes faites de fil de fer, de perles et de pampilles de cristal sur leurs branches. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les buis participaient au décor du paysage, j'essaye avec cette œuvre de leur redonner vie en les brochant à mon tour.

*Iris en toute intimité*

Si l'on considère les plantes comme des êtres vivants, on est alors obligé de se poser des questions à chaque fois qu'on cherche à se les approprier. J'ai pris un jour des photos à l'intérieur des fleurs d'iris et ai alors été confrontée à l'exposition trop crue de leur intimité. L'empathie éprouvée à ce moment vis-à-vis de cette fleur m'a renvoyée à un statut de voyeur. Il y avait là une violence que j'ai aussitôt répercutée en déchirant les impressions papiers car on ne pouvait en rester au seul niveau de « belles images ». Même si elles sont maintenant recousues, il fallait que ces photos gardent la trace de cette violence que j'avais ressentie en les voyant la première fois.



**Emporte moi**, plateau métallique, plâtre de jambe recouvert de carrelage, 100 boutures, liane de glycine séchée, fil blanc, 100 x 70 cm, 2010 ©Emmanuelle Deramaix



**La toilette des grenouilles**, Bassine métallique, arrosoir, porte-savon émaillé, savon vert, 2018 ©Emmanuelle Deramaix





Rendre grâce à la ronce, ronce et cloche de verre, 70x30 cm, ©Agnès Foiret

# AGNÈS FOIRET

## RENDRE GRÂCE À LA RONCE

Une ronce, bien vivante, enracinée dans le sol est exposée sous une cloche de verre.

Elle vit dans le parc, rabattue chaque année par la débroussailleuse.

La mettre sous cloche, est-ce la mettre à distance de notre regard négatif ou nous protéger de ses épines ?

Il s'agit peut-être d'attirer notre attention sur une mal aimée des humains, forte et vigoureuse, qui croît sur des déchets, peu exigeante.

Source de vie et de nourriture, elle est nichoir d'oiseaux et refuge des renards. Moustiques, mouches, abeilles, phasmes, papillons en raffolent. En forêt, les cervidés sont gourmands de ses feuilles.

Et nous, humains, nous nous délectons de son fruit, la mûre, et nous savourons l'odeur de sous-bois de son miel.

Rose de l'ombre, élégante et discrète, elle ne prend pas la lumière.

Adaptative, elle résiste au froid et la chaleur et elle pousse, toujours verte, dans les haies, les sous-bois, les forêts.

La ronce a une incroyable dynamique d'élévation; ses tiges aériennes déploient de grandes courbes pour rejoindre le sol. Ainsi, mobile, d'arabesques en arabesques, elle gagne du terrain dans une mobilité vive. Dire d'elle qu'elle cherche à coloniser l'espace revient à ne pas accepter qu'elle a vocation à se déplacer.

« Les ronces sont les éclaireuses de la nature, elles nourrissent les butineuses et représentent le début de la forêt nourricière, explique Érik Samakh, qui a exposé un roncier dans la Chapelles des ronces, l'été dernier. Plutôt qu'une référence à la couronne d'épines du Christ, j'y vois un lien avec le jardin d'Eden, détruit par l'homme, colonisateur de la nature. »<sup>1</sup>

Et si nous emprunions la voie humble de la reconnaissance de nos interdépendances en cultivant notre jardin ?

<sup>1</sup> Citation extraite de l'article de Paul Ricaud « Une œuvre contemporaine vandalisée dans une chapelle bretonne », La Croix, le 07/10/20.



Et murmure ma mémoire..., 2018, mine graphite sur Vélín d'Arches, 64,5 x 100 cm, © U. Appa

## LAURENCE GOSSART

### FABLE EN FILIGRANE POUR D'INVISIBLES FEUILLES FILEUSES

Tout d'abord, il y eut...

Les nervures transparentes qui sillonnaient dans le lustre profond d'un *bégonia x erythrophylla*, bouture si choyée de mon attention si présente. Dans ses rebonds, l'œil diffus et vagabond ourdissait à rebours, s'égarant dans les flottaisons et dentelures, jupons de frondaisons qui en parcouraient chaque rebord, chaque pourtour. À peine perceptibles, brodent les feuilles tendues d'eau, presque rondes, parfois presque cœurs, les cils de sève habiles, clignent, dociles, en susurrant les dessous profonds de carmin.

... et devinrent...

*Les Carmins*, c'est ainsi que je nommais l'un de mes ensembles de dessins, nom qui n'est pas sans évoquer celui de Carmen dont les jupons froissés de sang flottent dans la mémoire de chacun. Mais s'ils évoquent cette part charnelle et mémorielle, ces dessins sont avant tout le fruit d'un travail de tête-à-tête avec la plante. Puis, cessant, j'ai été attentive à mes perceptions, à ce que ma chair retenait. De là, est né un autre ensemble: *Et murmure ma mémoire...* Sur les grands vélins d'Arches la mine s'est mise à glisser au rythme des pulsations de mon corps. Celui-ci avait absorbé la plante, ses mouvements, ses formes, mais surtout ses comportements qui murmuraient dans mes milliers de traits. Parmi les fragments de mon cosmos présentés ici, se trouve *L'Étoffe de mon monde*. Restent, palimpsestes, les traces, comme des voiles, des ondulations, des maillages qui en constituent la texture: un travail réalisé sur un rouleau de papier japonais. Le support translucide et léger suggère la finesse de la soie, mais il est aussi une longue mélodie qui voile et dévoile ses formes.

C'est une histoire sous-jacente qui se trame là, un texte; une fable, comme une invitation, où chacun, tisserand de son imaginaire végétal, peut laisser glisser son regard, se retirer, méditatif et serein, ... enfin.



Et murmure ma mémoire..., 2018, mine graphite sur Vélin d'Arches, 64,5 x 100 cm, © U. Appa



Et murmure ma mémoire..., 2018, mine graphite sur Vélin d'Arches, 64,5 x 100 cm, © U. Appa



**Photosynthèse**, installations végétales, verre, papier, terre, graines, dimensions 70 x 18 cm chacun, 2021  
© Anne Marllangeon

# ANNE MARLLANGEON

## LE VIVANT EST AFFAIRE DE LIENS

Liens visibles et invisibles.

Liens ancrés et altérables.

Liens entre les espèces et les éléments.

Liens du temps.

C'est l'ensemble de ces liens que je donne à voir et que j'offre à penser à travers les trois propositions du parcours.

*Photosynthèse* met en œuvre le compostage de souvenirs, de fragments, de photos issus de l'histoire de Montgeron, comme terreau de végétaux en devenir. Cet assemblage est symbolique d'un cycle vertueux qui instaure un dialogue entre mort et vivant jusqu'à la renaissance. L'installation traite ici de recyclage, d'images sauvées du statut de reliques, de valorisation, d'humus, de végétal et de compostage. Nous sommes dans le vocabulaire d'une dynamique écologique qui transformerait les fragments de mémoire en une écologie du souvenir. Le visiteur, selon la période où il découvre l'œuvre, a une vision claire du passé de la ville ou bien tout au contraire, devine quelques traces restantes de son histoire mais peut appréhender la conscience écologique qui sous-tend son présent et son avenir.

*La place des choses* tire sa réflexion de la mare asséchée du parc: quelles atteintes dénonce-t-elle pour refuser ainsi de conserver son eau? Où est l'eau? Où est la terre? Où sont les végétaux et comment l'humain vient-il s'inscrire dans le tableau? C'est la nature qui choisit la place des éléments et la contraindre est un objectif voué à l'échec.

Enfin, à travers *Donner à voir l'invisible*, c'est le visiteur lui-même qui matérialise et tisse les liens existants entre le végétal, le minéral et l'atmosphère du parc, dessinant l'interdépendance et le nécessaire équilibre entre les éléments et matérialisant la multitude des interactions vitales.



**Donner à voir l'invisible**, dispositif participatif, ficelle de sisal, dimensions variables, 2021 ©Eric Rouault



**La place des choses**, Installation végétale, bois, zinc, végétaux, terre, eau, dimensions 230 x 90 cm, 2021 © Anne Marlangeon



Lierre en scène, fer à béton, cadre de tableau doré, différentes espèces de lierre, 2021  
fabrication James Meu Pretinho © Sandrine Morsillo

# SANDRINE MORSILLO

## LIER LE LIERRE AU CADRE DE LA NATURE

Le dispositif présente 12 pièces liées aux 12 mois de l'année renvoyant au cycle de la nature. Chacune de ces pièces est formée d'un fer à béton fiché dans un cadre doré. Ce dispositif a été adopté au Musée de Barbizon en 2012<sup>1</sup> pour y montrer des points de vue sur des tableaux de paysage, il est repris ici pour tenter d'y faire pousser du lierre et ouvrir aux différents points de vue sur la nature environnante. Une autre façon de composer des tableaux de paysage, dans le paysage. N'est-ce pas également une manière de laisser le spectateur se constituer son propre point de vue sur la nature ?

Si le fer à béton renvoie inmanquablement à la construction immobilière, le cadre doré au tableau du musée; le lierre, quant à lui, s'enroule librement comme verdure robuste et, telle une liane, s'attache par ses crampons en ruban tortueux pour lier les deux éléments associés: fer et cadre. Mais, le lierre va-t-il pour autant investir la sphère artistique ? Car si le lierre s'accroche à tout, partout, il se répand selon les lois de la nature. En outre, opposer la verticale haute et rigide de la tige de fer au rendu d'un lierre qui s'étire, s'étale et semble glisser en ondulant n'est-ce pas une façon de questionner le rapport de l'homme voulant contrôler le vivant végétal qui échappe ? Que deviendra-t-il, ce lierre, planté aux pieds de fers à béton ? Parviendrai-je à le « cadrer » ? N'est-ce pas plutôt le lierre qui, en s'accrochant dans sa folle vivacité à ce dispositif, finira par cadrer et recadrer le lieu où il se tient ? En effet si l'homme intervient dans la nature, il n'est pas rare que la plante n'en fasse finalement qu'à sa tête.

Par ailleurs, n'y a-t-il pas ici une bizarrerie à planter une espèce végétale, qui habituellement, s'invite d'elle-même, s'impose aux jardiniers et, est même considérée, par certains, comme de la « mauvaise herbe » très invasive qui étouffe ce à quoi elle s'accroche ? Pourtant aujourd'hui, alors que la biodiversité peine et que le réchauffement climatique se généralise, on découvre que le lierre serait porteur de bienfaits écologiques et de propriétés dépolluantes.

Enfin, écoutons l'écho du lierre dans l'Yerres. Si l'homophonie résonne particulièrement ici c'est que dans les mots « lierre » et « l'Yerres » on retrouve deux voyelles imbriquées. De lierre à l'Yerres, nous croisons alors la plante au sens du nom de la rivière voisine ainsi appelée car bordée de lierre.

<sup>1</sup> Exposition: Sandrine Morsillo *Format/paysage: marcher dans la peinture*, Musée des peintres de Barbizon, 3 mars au 24 septembre 2012.





Pour une construction du réel, 2020-21

# VÉRONIQUE VERSTRAETE

## ATELIER-LABORATOIRE-NURSERIE POUR UNE AUTRE CONSTRUCTION DU RÉEL

Vous pourrez découvrir au cours de votre promenade dans le Parc placé au cœur de la Ville de Montgeron un exemple de *multiplication sculpturative*. Une création artistique a commencé et s'est implantée sur le terrain, dans l'humus utilisé tel qu'il est depuis plusieurs années. À partir de 4 sculptures-mères, de jeunes pousses se sont développées, jusqu'à coloniser l'espace qui leur est proche.

La description et l'approche analytique de notre environnement ont été pour cette création les meilleurs atouts pour penser et construire l'œuvre. Il en résulte un rapport au vivant et au végétal, conscient et direct. Cette altérité, intrinsèque à la création et à son résultat, de part le fait même qu'elle s'adresse au Monde, porte en elle la reconnaissance des particularités, des différences, ainsi que l'a confirmé l'œuvre de Niele Toroni, par exemple. Et c'est sur ce point précis que nous nous poserons. Les quatre sculptures-mères choisies pour la multiplication se concrétisent par des formes fragmentées, dissociées, juxtaposées. L'unicité de l'œuvre est ainsi interrogée, mise à l'épreuve du temps et des intempéries.

Avec ce modèle, l'artiste a obtenu des réalisations artistiques, autrement dit des sculptures, en tous points identiques à la forme-mère (ce qui n'est pas forcément le cas avec l'implantation en milieu purement artistique). *La multiplication sculpturative* se fait à partir de la même sculpture et produit un clone par mimétisme, un individu formellement identique à celle-ci. Sans entrer plus avant dans un domaine réservé aux spécialistes de la botanique ou de la biologie, il s'agit d'une opération (s)cul(p)turale qui consiste à mettre sur terre les formes, ou réalisations artistiques, que ce soit dans un champ ou une surface de plus petite dimension.

Nous continuerons les recherches le temps de l'exposition, pour découvrir si une forme a la faculté, en milieu naturel, de se différencier parmi toutes les formes créées, et pour observer les diverses propriétés du végétal (du construit par la Nature), transposées, appliquées, copiées, puis implantées aux sculptures (du construit par l'Homme).





Rejet. Pour une construction du réel, 2020-21, © Véronique Verstreate



Bulbilles. Pour une construction du réel, 2020-21, © Véronique Verstreate

# CATHERINE VOISON

## BIODIVERSITÉ FABULATOIRE

*« La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare, de sauvage[...].  
Quand verra-t-on naître des poètes ?  
Ce sera après des temps de désastres et de grands malheurs[...]  
alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles,  
peindront des choses inconnues à ceux qui n'en n'ont pas été les témoins ».*

Diderot, *De la poésie dramatique*

Cette collection de chimères est issue d'un travail de recherche sur l'art biotechnologique. Les créatures ont été imaginées à partir du couplage des sciences de la vie et des techniques de laboratoire les plus novatrices; de futures créatures liées aux prouesses des techniques de la biologie sont incarnées dans une tonalité proche des naturalistes. Teintés parfois d'humour et de dérision, les spécimens organiques relevant de la fable et de la fiction miment de potentielles réalités de laboratoire en un univers étrange et merveilleux. Ces chimères proposent une biodiversité étrange et nous invitent à mesurer les conséquences de l'artificialisation technique des organismes naturels. De fragiles vestiges d'origines animale et végétale sont assemblés de manière à former d'étranges hybridations qui évoquent les sciences naturelles et la biologie dans l'histoire de leur artificialisation. Les constructions organiques aux formes zoomorphiques et/ou anthropomorphiques, sans identification précise, brouillent définitivement la taxonomie scientifique qui prévalait au siècle des Lumières et qui consistait à ordonner végétaux et animaux en classes, genres et espèces. Des distorsions dans l'ajout de pattes, de bouches, d'ailes, d'yeux etc. troublent les cartes de l'« ordre de la Nature » et induisent décalages et jeux de repérage pour les curieux. Seul un numéro de matricule rend compte du statut dérisoire des zoophytes ou plantes-animales.

Ces créatures hybrides construites à partir de vestiges naturels hétéroclites participent à la construction poétique et ludique d'un nouvel ordre de la nature où l'étrange se conjugue au monstrueux.

Ces nouvelles constructions organiques anticipent nos rapports à de nouvelles altérités telles que celles qui sont produites *in vivo* au sein des laboratoires. Les spécimens biofuturistes ainsi naturalisés, anticipent un monde organique qui brouille radicalement les frontières entre les espèces. Leur apparence morphologique imite à la fois les curiosités



2 19 01 29 176, divers végétaux, graines, plumes

de la Nature, telles les *Naturalia*<sup>1</sup> et les *Mirabilia*<sup>2</sup>, et la puissance créatrice des plus récentes techniques de la biologie contemporaine. Ils sont en quelque sorte des « sémiophores<sup>3</sup> » contemporains. Des fragments de nature mis de côté et sélectionnés deviennent des supports visibles et signifiants; ils font sens à la fois au regard du passé de l'histoire des sciences naturelles et du présent des biotechnologies.

La fragilité des créatures composées de « fragments d'espèces », sont autant d'incarnations de ce qu'il pourrait advenir d'êtres *re-naturés* par les techniques de la biologie.

Les pseudo-organismes augmentés, hybridés, recomposés, qui composent la collection sont les échantillons visionnaires d'une renaturation fictive du vivant. Toutefois, il nous restera à vérifier dans un futur plus ou moins proche si ces êtres chimériques sont devenus réalités. Par ailleurs, si la collection est digne d'un cabinet de curiosités du siècle des Lumières, elle ne s'apparente toutefois pas aux cabinets d'antan constitués de *Mirabilia*. Ce cabinet de curiosités fictif serait davantage comparable à un ensemble de *Memorabilia*<sup>4</sup>, une vision mémorielle de la biodiversité menacée d'extinction à l'ère de l'anthropocène. Les agrégats de matière végétale et animale sont les témoins d'un ailleurs biologique et chimérique qu'il nous faudra apprendre à maîtriser. Pour autant, ces *Memorabilia* contemporaines peuvent-elles devenir un viatique artistique susceptible d'animer et de ré-enchanter nos écosystèmes appauvris par l'exploitation incessante des mondes animal et végétal ?

Elles peuvent offrir au sujet moderne, qui s'est mis à distance des phénomènes de la nature, ni le pire, ni le meilleur des mondes, mais un monde meilleur dans lequel sciences humaines et sciences expérimentales convergent harmonieusement vers le futur. Elles doivent être à mêmes de ré-enchanter un monde dont il semble que nous n'ayons bientôt plus rien à attendre puisque la biologie artificielle sera devenue si naturelle que nous n'aurons plus à nous soucier de la précarité du vivant.

1 Sous ce terme sont regroupés les créatures et les objets naturels.

2 Sous ce terme sont regroupées toutes les choses qui causent l'admiration par leur beauté, leur grandeur et leur valeur.

3 POMIAN, Krzysztof, *Collectionneurs, Amateurs et Curieux, Paris, Venise XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, Paris, 1987, pp.15-59.

4 Terme emprunté à Adalgisa Luigi équivalent aux souvenirs d'un passé révolu, in, *Naturalia et Mirabilia: les cabinets de curiosités en Europe*, éd. Adam Biro, Paris, 1998.



2 19 01 75 175, divers végétaux et graines

# DIANE WATTEAU

«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO  
IS IT SO.»

CONVERSATION SOUS CONTRAINTE DIANE WATTEAU INVITE GEOFFREY CAREY, LAURENT DEROBERT,  
ERIC RONDEPIERRE ET DIANE SCOTT POUR LIRE GERTRUDE STEIN DANS UN PARC

Hanna Schygulla dans *Scénario du film Passion* de Godard, traverse une scène documentaire, avant de pénétrer dans le tableau vivant de *L'Embarquement pour Cythère* de Jean-Antoine Watteau (JAW). Hors de la pensée du commode, du commun, la nature ne se saisit plus qu'en passant par l'image et la vérité de la fiction. JAW nous amène à considérer la Grâce comme une « révélation ». JAW voit les forces en échange. La création se fait de mouvements ascendants et descendants autour de la Grâce. Bien qu'infiniment petite, la grâce comme « force agissante » lui permet de penser l'au-delà de l'image. JAW résiste à son époque en créant le genre de *La fête galante*. Les jeunes gens paressent dans un décor pastoral et romanesque onirique. La tradition des amants représentés dans un décor de parc en pleine nature revient à Giorgione, au topos médiéval connu sous le nom Jardin d'amour et *Locus amoenus*, JAW se l'approprie. La dissolution de ses personnages, dans des espaces fictifs, nous amène à considérer ses images, comme il les désirait, comme des « pensées ». JAW s'occupe à ses pensées. Il écrit à Jullienne en 1721: « [...] Je pense reprendre ce costé-là des lundi passé, parce que ce matin je m'occupe des pensées à la sanguine ». « Watteau a des idées dans la main. » JAW pense par l'image.

Dans notre période de désenchantement, l'expérience intime face aux œuvres de JAW, reste encore et toujours ineffable. Ses images nous arrachent à nos écroulements multiples. JAW, usine à rêves, se fonde sur un « je-ne-sais-quoi » et une dérobade. Le raffinement qu'il peint est d'une toute autre façon à la Cour: la fille du Régent, la duchesse de Berry, boit à rouler par terre, vomit à table. On boit en clignotant des yeux, on parle en « zézayant », c'est la mode, et puis ça pue partout à la cour, madame de Maintenon rapporte la grossièreté des femmes. JAW sera leur œil. Il arrive à ce moment-là. JAW va s'emparer de cette réalité pour la transfigurer et l'habiller d'un idéal de délicatesse théâtralisée. « Une sorte d'impuissance ornée. » JAW se situe entre l'image de la réalité et la réalité de l'image, pour faire surgir une autre dimension à l'image du jardin et du paysage, une nature spectacularisée, un monde investi par l'expérience intérieure, « ce que d'habitude on nomme expérience mystique: les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée ».

«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO IS IT SO.»

Le chien Basket de Gertrude Stein court dans le jardin de Bilignin. Elle se met en quête de la substance des choses. Sa langue sera la matière sonore des scènes. « La surprise seule la surprise n'a pas d'occasion ». Ses « textes de jouissance » (Barthes), sa poésie, déroutent, font tourner les mots en roue libre, ils sont des arrêts de la lecture. C'est dans ses phrases comme des séquences verbales, dans « ce nouvel état de la matière langagière », que se logeront les images.



Conversation (sous contrainte), lecture performée de G. Stein, avec Geoffrey Carey, Laurent Derobert,  
Eric Rondepierre, Diane Scott, Diane Watteau ©Jeanne Carreon

«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO IS IT SO.»

Stein et Watteau nous maintiennent sur le trampoline de la rêverie dans un parc.  
Geoffrey Carey lira *A Lyrical Opera Made by Two*, Eric Rondepierre lira *Un portrait complété de Picasso*, Laurent Derobert, Diane Scott et Diane Watteau liront *Arthur une grammaire*.

«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO IS IT SO.»

Dans le parc de Montgeron, aux quatre coins d'un point d'eau qui n'existe plus, face à un ensemble de gradins. 2 femmes et 3 hommes sont assis. On entend le son des grandes eaux de Versailles, fort. Très fort. Ils lisent chacun des fragments de textes de Gertrude Stein qui s'adressent à l'un d'entre eux. La lecture performative est dérangée par des contraintes d'actions que Diane Watteau donnera sans prévisions: chuchotements - en riant - en bougeant les jambes vite - en se levant et s'asseyant vite - à toute vitesse. J'arrête en criant STOP quand je le décide.

«IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO, IS IT SO IS IT SO IS IT SO.»



# PASCALE WEBER

## SAVOIR NE SUFFIT PAS, IL FAUT SAVOIR CHANGER.



Arboretum - Jardins en mouvement, © Hantu

*Hantu (weber+delsaux)* développe, lors de performances individuelles et collectives, une réflexion sur la possibilité d'une communication entre notre corps et le monde végétal. Refusant l'approche exclusivement technique et scientifique de la lutte pour la préservation des éco-systèmes, qui s'appuie sur l'urgence et la violence des changements climatiques en cours, en nous impliquant émotionnellement exclusivement par la peur et la culpabilisation, *Hantu* délaisse une histoire vieille de plusieurs siècles qui a fait germer en nous la certitude d'être à part et qui a nourri l'illusion que nous pouvions avoir l'entière maîtrise du monde que nous habitons : ne plus nous percevoir isolés du reste du vivant, refuser le rôle de spectateurs-acteurs propriétaires d'un monde dans lequel évolueraient des plantes et des animaux comme autant d'éléments d'un décor, de choses insensibles et de ressources mises à notre disposition. Nous devons apprendre à vivre différemment, pour notre plus grand bonheur, grandis par l'expérience et la volonté de dépasser l'illusion de notre toute puissance. La performance collective *Arboretum - Jardins en mouvement* accueille les interactions et les propositions des 43 participants, danseurs et performers professionnels (Free Dance Song & le comité métallos...), militants écologistes, lycéens, étudiants... Elle construit une cérémonie rituelle tant symbolique que pragmatique à partir d'expériences sensibles constamment revisitées, précisées, pour aider peut-être à vaincre ce qui résiste en nous au changement, pour comprendre ensemble et mieux rejeter ce qui est toxique, pour développer dans l'imaginaire collectif de nouvelles représentations de notre place dans le vivant. À la limite de l'art, nous observons le développement de quelque chose d'autre, que l'on appelle art mais qui en réalité rejette l'art, et son objet, la forme, la représentation, l'implication de l'émotion et la transcendance : une approche du territoire et de la crise environnementale basée sur l'écoute du corps, écoute à lui-même et écoute élargie à tout ce qui se présente à ses sens.

Avec : Sylvette Annibal, Marie Chloé Barbe, Mariette Barret, Léa Boscher, Mary Caruchet, Jean Delsaux, Mamadou Drame, Polina Dubchinskaia, Laurène Faure, Téo Fdida, Elisa Felz, Barbara Formis, Violaine Fraisse, Dora Frey, Nicolas Fursat, Guillaume Gonnet-Cottin, Javad Homayounfar, Yun Tsai Hsinyun, Manon Jeanjean, Jeanne Laurent, Marie Leclerc, Eun-Young Lee Park, Myriam Maatoug, Marcela Moura, Isabelle Maurel, Emma Millet, Bianca Moreira, Roméo Nassivet, Licelotte-Marlenin Nin-Mojica, Sylvie Pallez, Simona Polvani, Huguette Puttermilec, Hazhar Ramezani, Mireille Roustit, Gwenola Sanquer, André Sarfati, Corinna Torregiani, Thieffry Toscane, Tamara Milla Vigo, Pascale Weber, Kareen Wilchen, Wenjue Zhang, Xing Zhao.





## UNE EXPÉRIENCE COMMUNE DE NATURE

La Communauté d'agglomération Val d'Yerres Val de Seine et les neuf villes qui la composent bénéficient d'une nature très présente avec les forêts domaniales de Sénart et de la Grange, la vallée de l'Yerres affluent de la Seine et de ses plaines alluviales, les bords de Seine, et de nombreux sites classés Espace Naturel Sensible, dont celui du lac Montalbot qui est en cours d'aménagement avant son ouverture aux promeneurs. Ce territoire dispose également de très beaux parcs urbains, de quelques prairies sauvages, sans oublier le maillage important et très étendu de tous les jardins des zones pavillonnaires. Tous ces milieux en zone urbaine offrent mille occasions pour recréer des liens avec les composantes de la nature. Lire l'alphabet du vivant et sa prose à livre ouvert quelle que soit la saison est un réel plaisir.

Situé au sein de la Maison de l'Agglomération nouvellement créée, le service de la Maison de l'Environnement a des missions d'information et d'animation au bénéfice des habitants, sur ces thèmes de la nature, de la biodiversité et de l'environnement. À travers ses activités et les collaborations développées avec les acteurs locaux gérant les milieux naturels ou semi-naturels que l'on rencontre sur le territoire communautaire, ce service participe à la sensibilisation de nombreux publics.

Le parc est géré écologiquement depuis douze ans. Il laisse une place conséquente à la biodiversité sauvage vernaculaire et banale grâce à sa conception spatiale. D'ailleurs, le label Ecojardin lui a été attribué en décembre 2020, et celui de Refuge LPO précédemment. Ouvert au public tous les jours de l'année, le parc a également un rôle d'outil et de support d'animations liées à la nature et au jardin. En déambulant, le visiteur découvrira différentes parcelles thématiques agencées avec douceur : un verger de hautes tiges, un verger palissé, une clairière, des haies taillées, de nombreuses haies vives, des prairies naturelles, une noue, des pelouses, un petit potager pédagogique et son compost, une fontaine sur bassin rond, une mare sur bassin, un banc d'aromatiques, une aire de jeux pour les enfants. Cette mosaïque de milieux différents se répartit sur une surface d'espace vert de 4000 mètres carrés environ, rendant le site propice à l'épanouissement d'une diversité de plantes locales et des animaux.

C'est dans ce cadre que le parc de la Maison de l'Agglomération accueille le parcours d'art contemporain *Vivant Végétal*. C'est en effet le reflet de quatre éléments importants : la



richesse du patrimoine naturel de notre territoire ; la fertilité de la rencontre entre l'art et la nature ; la pertinence du dialogue entre la création artistique et son époque ; l'accessibilité de l'art au plus grand nombre.

Ce plaisir à la fois sensoriel et esthétique a vocation à se partager, à s'offrir.

La diversité des démarches et des formes présentées constitue l'un des attraits de cette exposition où des sculptures, des dessins, de nombreuses installations et même des performances in situ déclinent avec richesse les thèmes du vivant et du végétal. C'est une chance de pouvoir offrir aux visiteurs l'opportunité de découvrir les œuvres de onze plasticiennes et un sculpteur qui ont une valeur artistique indéniable. La présence de deux exposants montgeronnais met en exergue le talent des habitants de notre territoire. Enfin, que le foyer La Volière, qui accueille et encadre des adultes handicapés, et que des lycéens de la filière arts plastiques du Lycée Rosa Parks, aient été associés à cet événement en leur donnant la possibilité d'exposer eux aussi des réalisations atteste de la volonté de l'exposition d'ancrer localement et durablement ce magnifique projet.

Merci donc aux plasticiennes et plasticiens pour leur travail talentueux et leur participation enthousiaste, à la commissaire de l'exposition pour son initiative et l'immense travail réalisé, à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et à son Institut ACTE pour leur implication et leur soutien. Merci à toutes celles et tous ceux qui ont rendu possible ce bel événement en honneur de l'art et de la nature.

**François Durovray**

Président de la CAVYVS

## AU-DELÀ DES APPARENCES LE VIVANT FOISONNE

**Entretien entre Pablo Carrion, responsable du service Maison de l'Environnement de la CAVYS et Agnès Foiret**

**Agnès Foiret : Pourquoi répondre favorablement à un parcours d'art contemporain dans le parc ?**

Pablo Carrion : Parce que c'est aussi la place de l'art d'habiter dans un parc. Ce pourrait être en pleine forêt, au pied d'une cascade, dans un champ, au bord d'un chemin. Parce que, là où il y a des arbres, des arbustes, des arbres fruitiers, des plantes sauvages en fleurs ou en graines, des fruits qui émergent sur les branches, des feuilles qui passeront quelques mois épanouies ouvertes au soleil et à l'atmosphère, là où les insectes volent, crapahutent, se cachent, grignotent, se poursuivent, butinent, là aussi où les oiseaux évoluent, chantent, bâtissent, là aussi où des enfants jouent dans le parc et crient de joie, là encore où cet adulte assis savoure peut-être l'instant et observe, et cet autre discute avec son voisin. Voici quelques raisons pour dire que l'art contemporain est aussi chez lui dans un parc. Je perçois cela ainsi.

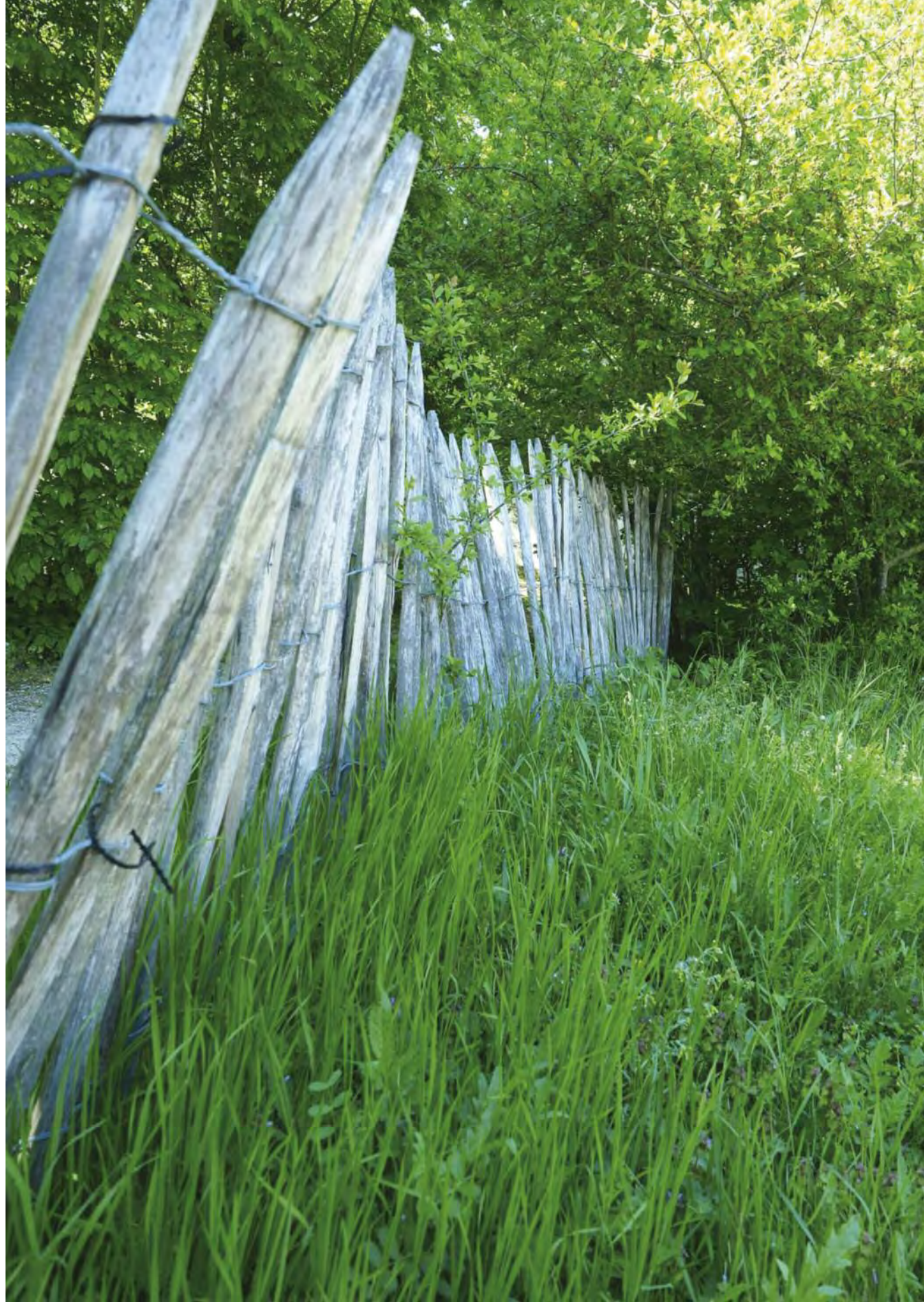
Je vois cette exposition comme une éclosion. Tout comme une fleur regardée à la loupe est un univers fantastique avec ses fonctions et son esthétique, les œuvres d'art qui, pour certaines, ont pris forme ici recèlent d'innombrables richesses esthétiques et de l'esprit. Un parc et, au-delà, la nature sont des lieux, des entités vivantes au sein desquelles notre esprit libéré s'active. Les arts plastiques sont une expression formelle, esthétique et conceptuelle qui invite la pensée à vagabonder, à se concrétiser. Je trouve ainsi qu'un parc, où la nature s'exprime même de façon orchestrée, et les arts plastiques ont des fonctions qui s'apparentent. Celle d'inviter l'esprit à cheminer, celle de convoquer nos sens et notre corps, celle de créer des rencontres. Cela nous porte à une observation attentive, à une sensation, puis à une pensée ou une idée, qui se poursuivra peut-être en une parole puis une réflexion. L'art est une sensation qui réveille en nous des sentiments et qui les évoque. La nature, c'est pareil. D'ailleurs, elle inspire beaucoup les artistes, qu'ils soient : plasticiens, musiciens, danseurs, comédiens, acteurs, etc. Le dehors, le paysage, la lumière, le vivant, les couleurs, les nuances, le mouvement, cela nous inspire, stimule notre imaginaire que l'on soit artiste ou pas.

AF : Est-ce que tu penses que les parcs publics ont une nécessité d'être réenchantés ? Est-ce que tu as une vision de tout ce que sont devenus les parcs publics du point de vue de la gestion et des politiques locales ?

Ma vision des choses est qu'il y a des parcs publics qui ont été créés il y a longtemps et qui sont entretenus en correspondance avec l'époque de leur création. On y prend soin de conserver leur composition et leur organisation. C'est un patrimoine historique, des ouvrages vivants témoins de l'évolution des parcs dans leurs fonctions. Cependant, aujourd'hui, nous sommes en train de vivre une sorte de révolution où on laisse s'exprimer de nouvelles approches. Certaines sont confortées par les connaissances scientifiques assez récentes sur les arbres, notamment. Il faut activer les données sur le réchauffement climatique et ses impacts sur les espèces, leurs cortèges et sur les villes. On s'interroge aussi sur notre rapport au vivant qui s'est appauvri et qui est parfois simpliste. Heureusement, il évolue et mûrit. Acceptons ces nouveaux modes d'approches, de conception et par conséquent de gestion. Les plantes, les sols, les espaces, les milieux que les parcs accueillent et composent ont des fonctions non seulement « intramuros » mais bien sûr au-delà du périmètre de ces derniers. Celui de la nature en ville. Les parcs comportent donc une dimension qui les dépasse spatialement et biologiquement. Ils accueillent la vie constamment et sont connectés à des réseaux de déplacement du vivant : flore et faune. Sans qu'on s'en rende compte, tout ceci est en mouvement pour peu qu'on apprenne à l'observer sur la durée, patiemment, et qu'on se mette à la page des nouvelles connaissances et démarches.

On peut développer des manières de voir et de faire où on laisse surtout la nature s'exprimer où on l'accompagne plutôt que la domestiquer, la tailler, la façonner, la mettre en scène, la choisir sur un catalogue comme un objet inerte de consommation. On peut aussi laisser de la place au hasard et au temps pour que les choses adviennent, nous surprennent. Qu'est-ce qu'il y a de plus curieux qu'un petit parterre de gazon auquel on ne touche plus et où on observe son évolution au fil des saisons, année après année ? Simplement, on va laisser vivre des plantes qui arrivent là ou bien qui sont déjà là, jusqu'à maturité de leurs formes, de leur reproduction, de leur cycle de vie. Sans parler de la petite faune qui s'y installe... Comme on va laisser évoluer ces plantes dans leur dynamique propre, on va voir apparaître quelque chose d'assez surprenant et intéressant car notre œil n'y est pas habitué, n'y a pas été éduqué. Cependant, je ne dis pas qu'il faille le laisser *ad vitam aeternam* comme ça.

Laissons de la liberté à la nature que l'on veut trop contraindre à notre regard, et aussi à la place dont on dispose. En lui laissant de la liberté, elle va nous libérer, nous. Elle va nous aider à voir autre chose, à percevoir autrement. Il ne faut pas juger. Avec cette liberté-là, on se rend disponible à un monde nouveau. Donnons-nous la possibilité de naître à un monde nouveau. En fait, on juge beaucoup les plantes : elle n'est pas à sa place, elle n'est pas belle, je la veux comme ceci, elle est tordue... Et alors ? Nous, entre humains, on se dit



bien qu'une personne handicapée a le droit de vivre et qu'on a le devoir d'aménager l'espace pour qu'elle puisse vivre aussi, pleinement. Pour les plantes, ne pourrait-il en être ainsi : l'arbre part tordu et bien pourquoi le remplacer ? Pourquoi tailler un arbre fortement au point de le réduire à un arbre « poteau » ? Il faudrait arrêter de couper systématiquement sans réfléchir, pour, au contraire, accompagner. Par accompagner, j'entends l'inverse de transformer, mutiler ou architecturer. Alors, on pourrait me dire : et les arbres fruitiers du verger du parc, ils sont bien taillés et conduits en palmettes ? Effectivement, ils ressemblent à un chandelier à quatre branches. Ces pommiers et poiriers sont contraints fortement pour produire des fruits à portée de la main et des yeux. Là, nous sommes dans une tradition ancienne, un savoir-faire fournissant un aliment. L'arboriculture est un patrimoine qui s'inscrit dans notre histoire de domestication de la nature et de production. Personnellement, je préfère les arbres fruitiers de plein vent ou haute-tige. Mais, il faut de la place pour que ces arbres croissent librement.

Instinctivement, j'ai toujours senti qu'il fallait commencer par : j'observe, je regarde, je ne juge pas, je constate, je découvre. Il y a quelques années, quelqu'un qui a mis des mots et des concepts sur ce que je vivais, c'est Gilles Clément. Lorsqu'un arbre tombe dans un parc *lambda* à cause du vent, on l'enlève, sauf que cet arbre est encore vivant, il est encore enraciné par une partie de ses racines. Le végétal a une telle potentialité. Pour nous, l'arbre est abattu alors que, pour lui, il est à terre. Il va « renaître » d'une autre façon. En forêt de Sénart, j'ai pu observer des arbres dans cette situation, à différentes étapes. Les branches d'un côté du tronc qui pointent vers le ciel, maintenant que l'arbre est à terre, vont continuer à pousser. Cette croissance sur des années va faire naître de nouveaux arbres à partir de ces branches qui vont s'individualiser. C'est le phénomène de réitération. Alors que le tronc, lui, va finir par pourrir, les branches vont développer des racines et devenir des arbres indépendants.

Nous, les humains, il faudrait qu'on se libère de notre perception du temps. Ce temps, cette durée que l'on veut effacer. Notre époque est dans la rapidité, l'instantané, l'immédiat, la productivité. Or, soixante ans ou un siècle, c'est environ l'échelle de longévité de nombreux arbres, et parfois c'est même encore beaucoup plus. Le plus vieux chêne connu a 1000 ans. Et c'est un rigolo par rapport à d'autres ! On coupe les chênes à 80, 100, 150 ans alors que ce sont des adolescents. Après, il y a les accidents de la nature, la foudre, les tempêtes, les maladies qui peuvent tuer les chênes bien avant cet âge potentiel de 1000 ans. Donc, il faut aussi que nous fassions confiance au temps qui s'écoule. Un arbre vivant couché par le vent n'est pas fini. Alors, moi, ce que je souhaiterais c'est que la considération, que l'on a à l'égard des humains on l'ait aussi pour les plantes et les arbres. C'est un simple retour des choses. Sans eux, que serions-nous et quel serait notre avenir ? Sans eux et sans les animaux, on n'est plus rien, on ne durera pas longtemps. On se nourrit de plantes et d'animaux, on respire de l'oxygène... Si, en coupant une branche à un arbre, il se mettait à crier. Est-ce qu'on continuerait à le couper ? Faisons l'effort d'apprendre à le connaître alors même qu'il est très différent de nous. À ce titre, j'invite nos lecteurs à lire deux grands botanistes,

Francis Hallé et Jean-Marie Pelt, ainsi que Jacques Tassin, qui est un écologue d'une grande finesse. Ils sont passionnants dans la connaissance qu'ils ont des arbres, dans leurs récits et réflexion sur les arbres et les forêts, les plantes et leurs milieux.

Soyons curieux, attentifs aux plantes, même si on ne les connaît pas. Regardons, ayons une sorte de confiance envers la plante. Elle est notre alliée. Dans un parc, lorsqu'un arbre tombe, c'est une opportunité de nouveauté, et de prendre le temps d'observer comment il s'en sort. Le regard de Gilles Clément est éclairant ; il dit que cet arbre tombé, on va le laisser et s'il barre un chemin, on fera un petit détour créant un nouveau chemin parce que l'arbre est là, bien vivant. Nous devons faire avec la nature plutôt que contre la nature. Plutôt que de toujours vouloir la maîtriser, de toujours vouloir la contraindre à nos désirs hégémoniques, aux besoins que l'on se crée et à notre vision du moment.

**AF : Est-ce que tu substituerais à la conception conventionnelle de l'entretien la notion de soin ?**

Entretien, c'est empêcher, asservir, limiter. C'est aussi maintenir dans l'apparence souhaitée. Prendre soin, c'est être attentif et accompagner sur la durée une entité vivante. Si on se comportait avec les humains comme avec les plantes, ce serait monstrueux. Cela s'est déjà passé dans le passé donc du coup, cette révolution-là, il faut la faire parce qu'on va en tirer plein de sources d'enrichissement, de connaissances et de patience. Cultiver ce regard qui ne juge pas et qui observe tranquillement. Je vois, lors des sorties ornithologiques que je guide, une partie des gens considérer la corneille noire en ville comme un oiseau nuisible, voire inquiétant, parce que c'est un prédateur de nichées d'oisillons. Mais c'est logique de la part d'un prédateur dans un milieu donné. Parmi les proies de la corneille, il y a des mésanges. Celles-ci ont un taux de fécondité qui s'est adapté à la prédation élevée. Une mésange femelle pond jusqu'à une dizaine d'œufs. Il faut arrêter de regarder les corneilles noires comme des oiseaux de mauvais augure. Pas de chance, ce corvidé est noir et on a encore dans notre inconscient collectif l'association du noir au malin, aux sorcières. L'outre-noir de Pierre Soulages, qu'est-ce que c'est ? À première vue, c'est du noir. Alors les gens y voient le deuil, la nuit, le néant. La question est de regarder ce qui est exprimé. Se laisser guider par le geste imprimé sur la toile. Même si on ne comprend pas bien, le noir est un élément de son œuvre qui, travaillé comme une matière, joue avec la lumière. Il suffit juste de se rendre disponible. J'aime passer du temps devant une toile de Soulages. Certes, on a une culture, une histoire qui ne sont pas à mettre de côté mais il nous faut désactiver notre jugement, notre façon de voir en regardant de façon nouvelle. Accueillir ce qui est. Il ne faut surtout pas vouloir plier les choses à ce qu'on voudrait qu'elles soient. Rien n'est plus fascinant que l'inconnu, comme de regarder une toute petite fleur qu'on n'avait jamais vue. Avec des œuvres d'art, c'est la même chose. Quel bonheur de croiser cette œuvre, de l'accueillir, de l'accepter. Qu'est-ce qu'il y a de plus fascinant que l'inconnu et que la différence ? Oui, vraiment, accueillons la nature. On la néglige alors qu'on en fait partie.



Pour revenir au début de notre entretien – pourquoi de l’art contemporain dans un parc ? - je pense que l’art et la culture, c’est comme la biodiversité. Je vois la culture comme devant être nécessairement diversifiée. Un milieu ou un biotope est caractérisé notamment par une diversité biologique adaptée à ce dernier. C’est ce qu’on appelle la biocénose, c’est-à-dire l’ensemble des êtres vivants qui vivent dans ce biotope. Au sein de cette biocénose, les espèces sont en interaction les unes avec les autres, elles forment un ensemble dynamique. La diversité culturelle est vitale dans notre société. Il faut la favoriser, la protéger comme la diversité du vivant qui est en train de disparaître. Je pense que la diversité culturelle est en danger comme la diversité biologique. Une espèce n’est pas plus importante qu’une autre. Toutes les espèces ont leur place. La diversité culturelle, c’est pareil. Il n’y a pas une entité qui a plus de valeur qu’une autre ; elles existent et il est important de les préserver. À travers cette exposition dans ce parc, il y a quelque chose de commun. C’est cette diversité biologique qu’il faut défendre au côté de la diversité de l’expression artistique. Diversité biologique et diversité créative vont de pair, me semble-t-il. Par ailleurs, la démarche de la plante-objet me questionne, de la même manière que celle de la femme-objet me révolte. Je vois une analogie entre l’image de la femme et l’image de la plante. Je vois des animaux-objets que les gens achètent. Chiens, chats, lapins sont souvent des animaux-objets. Sans parler des perroquets, des chardonnerets et des reptiles... Les êtres vivants sont souvent placés dans les parcs et les jardins comme on les placerait dans un intérieur, des sortes de « jolis » objets sur une table ou une étagère. On agit de même avec le forsythia quand on veut du jaune dans son jardin. Si on veut un vert intense, alors on va prendre du buis mais comme il ne pousse pas assez vite, on va prendre un thuya bien vert qui pousse vite. Pour moi, ce sont des plantes-objets et du coup cela me questionne. À Montgeron, le sol n’est pas calcaire et le climat est plutôt océanique altéré. À partir de ces éléments-là, on pourrait choisir des plantes qu’on trouve en forêt de Sénart. Pourquoi veut-on absolument un olivier ou un conifère bleu de la côte ouest d’Amérique du Nord ? D’accord, ce sont de beaux arbres. Et un charme, ce n’est pas un bel arbre ? Au printemps, le voir se réveiller avec ses fleurs en chatons, c’est d’une très grande beauté. Lorsque je croise un arbre-objet dans un jardin je trouve cela presque triste.

**AF : Est-ce que dans ce parc, il y a de la liberté ?**

Les zones où la nature est laissée libre dans ce parc, ce sont les prairies sauvages. Gaëlle Mané, la paysagiste, l’a conçu ainsi en 2009. Elle a pensé cet espace dans une perspective innovante favorisant la diversité. Elle n’a planté aucune espèce exotique. Les arbres, arbustes et arbrisseaux sont ceux que l’on trouve en forêt de Sénart, à part un ginkgo biloba qui était déjà là, témoignage du passé. Ce choix d’espèces indigènes va dans le sens de la création d’une mosaïque de petits « milieux » en cohérence avec le parc du lycée de Montgeron limitrophe. Ce dernier regorge d’espèces locales de flore, de microfaune et d’oiseaux. Ici, ces zones de prairies n’ont pas vocation à être tondues régulièrement mais à rester sauvages et à évoluer en fonction de l’arrivée d’espèces nouvelles au gré du vent, des

oiseaux, ou des chaussures et outils des jardiniers. Elles sont fauchées une fois par an pour éviter que s'y installent des espèces ligneuses autrement dit des jeunes arbres. Autour du parc, certaines essences produisent des graines que le vent dissémine : érables, saules, frênes. Concernant les glands qui germent ici, c'est le geai des chênes le protagoniste.

Ces prairies spontanées sont de véritables espaces de liberté pour les plantes et la faune. C'est le gîte et le couvert pour une myriade de petites bêtes établissant des chaînes alimentaires à partir des plantes. Cette faune perdure dans le parc et, en été, on en voit aisément les plus grands représentants : libellules, papillons, mouches, guêpes, criquets, etc. Les guêpes sont mal aimées par méconnaissance et par réflexe, alors que, comme tout prédateur, c'est un animal très important participant à la régulation des populations d'insectes et leurs larves. J'avais remarqué qu'il y avait un nid de guêpes sociales dans le parc logé dans un trou de rongeur abandonné, pas très loin de l'aire de jeux. D'aucun aurait immédiatement détruit le nid. J'ai considéré les distances et j'ai observé les directions d'envol des guêpes. Je savais qu'à cet endroit les enfants ne passaient pas. Alors, j'ai laissé ce nid et il n'y a eu aucun problème à ma connaissance. Par ailleurs, si tout le parc était géré en tonte régulière pour obtenir un gazon standard, ce serait quasiment un... désert, malgré l'apparente couleur verte et les petites corolles blanches des pâquerettes.

**AF : Tu penses qu'on n'est pas suffisamment empathique avec la nature ?**

Quand on ne connaît pas une chose, on a un réflexe naturel d'inquiétude. Il arrive même qu'on la considère comme potentiellement agressive. C'est la même chose face aux migrants, par exemple. On ne les connaît pas et on pense, a priori, qu'ils représentent un problème. Soyons, au contraire, bienveillants et faisons confiance à toutes les potentialités qu'ils ont et aussi à leur volonté de réussir. Cela dépend également de ce que l'on mettra en place sur la durée. Je suis moi-même issu d'une famille de migrants. Composée de Républicains espagnols, ma famille a fui le fascisme durant l'hiver 1939 à la fin de la guerre d'Espagne. Mon grand-père et mon oncle ont été privés de liberté dans le camp de concentration d'Argelès, pendant deux ans. Ma grand-mère et ma mère ont réussi à s'enfuir après plusieurs mois de camp. Finalement, ils ont obtenu le statut de réfugiés politiques. Qu'est-ce qui ne demande pas de temps et d'efforts pour advenir ?

La nature, on lui tourne le dos. On ne la connaît plus, on l'ignore. C'est un décor, un support, un objet, un espace « vacant » - inutile ? - pour y construire à la place un équipement, définitivement. Pour protéger il faut connaître, dit-on. Avec les alertes des scientifiques, des ONG et des naturalistes depuis des décennies (Conférence de Rio 1992), que cela soit pour le climat, la pollution, la biodiversité, la surpêche, les pesticides, bref pour notre santé et celle de la biosphère, la société et les autorités commencent à bouger concrètement depuis quelques années. L'empathie semble d'actualité pour un nombre grandissant de citoyens et d'entités publiques ou privées.

L'inconnu, est une bonne nouvelle. Regardons ce que Jacques Tassin écrit sur les espèces envahissantes. Il dit que l'introduction d'une espèce exogène qui vient d'ailleurs ne va pas

toujours être un problème. Il faut observer. À partir de là, j'ai considéré différemment la renouée du Japon sur les bords de l'Yerres ou au cœur du massif forestier de Sénart. À certains endroits où elle vient concurrencer des espèces un peu rares, il faut peut-être intervenir mais il ne faut pas nécessairement tout enlever. Et là, on a besoin de connaissances. Il faut être attentif, être patient dans la durée. Voici ce que dit aussi Jacques Tassin dans son livre « Penser comme un arbre » : « Il n'est rien de plus esthétique qu'un arbre qui a pris le temps d'être ce qu'il est. Les plus beaux jardins, les plus beaux arbres et les plus belles forêts portent en eux la marque du temps. L'empressement les enlaidit. Tout jardin est à l'image de son jardinier. Il peut être docile, conforme aux injonctions du moment, engazonné ou fleuri comme il se doit. Il peut aussi demeurer dégagé des exigences sociétales, s'ajuster d'abord aux exigences du vivant, rester en mouvement. Le premier de ces jardins nous efface et nous enchaîne. Le second nous révèle et nous libère. »<sup>1</sup> Voir ou regarder, juger ou comprendre, ces distinctions sont essentielles.

<sup>1</sup> Jacques Tassin, *Penser comme un arbre*, Odile Jacob, Paris, 2018, p. 35-36.

# LES ARTISTES

**Élisabeth Amblard** est artiste et maître de conférences en Arts et Sciences de l'art à l'Université Paris 1, membre permanent de l'axe Plasticités de l'Institut ACTE. Elle publie notamment dans les revues *Plastik* (#4 / 2014; #9 / 2020), dans la collection *Pratiques picturales* (n°1 / 2016; n°6 / 2020), dans les revues *Texte/Image*, *Recherches en Esthétique*. Engagée dans des questions processuelles, elle concentre ses recherches sur l'interrogation des modes opératoires qui génèrent les œuvres, particulièrement celles intégrant le vivant végétal. Elle expose régulièrement ses recherches plastiques sur les matérialités contemporaines (de la céramique aux résines calcinables numériquement imprimées, du marbre aux herbes folles, ...) en relation aux milieux qui les accueillent.

**Vincent Balmès** dit : « Dans ma biographie, le fil rouge d'une créativité, action sur la matière d'y chercher du nouveau, est actif dès mon enfance (né en 1941) en héritage des artisans de village que je fréquentais avec une insatiable curiosité. A suivi une période d'adolescence, autodidacte mais pas sans maîtres, de Lascaux aux surréalistes, des chapiteaux romans aux impressionnistes au cours de laquelle je faisais dessins, pochades, peintures, copies, bois sculptés. J'y revins après une longue interruption (études de médecine, psychiatrie, psychanalyse) puis la traversée d'une lourde crise existentielle. Lorsque j'avais la trentaine, un bois ramassé dans un torrent s'est transformé sous mes ciseaux en Vierge à l'Enfant. Elle me sauvait dans la traversée du torrent, je n'ai plus cessé depuis (1975) de ramasser, transformer, partager...

**Iglike Christova** est plasticienne et docteure de l'Université Paris I en Arts et Sciences de l'art. Elle s'inscrit dans une recherche interdisciplinaire entre l'art et la biologie. Afin d'engager un dialogue entre le dessin et le microcosme des matières vivantes, elle collabore avec différents acteurs de la recherche scientifique. Dans le cadre de ses récentes expositions personnelles (Galerie Arosita en février 2019, l'Orangerie-Espace Tourlière en novembre 2017, Galerie Graphem en janvier 2017), Iglike Christova a présenté la vie invisible des arbres, des OGM, ainsi que des micro-organismes évoluant dans une goutte d'eau. Iglike Christova invite à déplacer les frontières du dessin sur et hors papier vers un dessin dit « vivant » réalisé par le biais de micro-organismes.

**Emmanuelle Deramaix** est plasticienne, docteure, agrégée désormais à la retraite. Elle s'intéresse depuis vingt ans à la question du vivant et du soin en continuant à dérouler un fil blanc devenu emblématique dans des problématiques telles que régénération, métamorphose, résilience et altérité.

**Agnès Foiret** est maître de conférences à l'École des arts de la Sorbonne de l'Université Paris 1, plasticienne et critique d'art, membre de l'Institut ACTE, elle est co-responsable de l'équipe de recherche « Plasticités. Espaces, corps, temporalités, sons ». Dans le domaine

de l'art environnemental, ses recherches portent sur les rapports entre la création artistique et les milieux naturels dans une perspective non utilitariste de la nature. Elle dirige des publications collectives ouvertes à l'interdisciplinarité : revue *Plastik* en ligne du laboratoire art et science/CNRS #4 : *Art et biodiversité : un art durable ?* en 2014 et #9 : *Art et écologie : des croisements fertiles ?* en 2020. Elle organise des expositions d'art contemporain à ciel ouvert, sobres et décarbonées.

**Laurence Gossart** est artiste, auteure, chercheuse, pédagogue, docteure en Art et sciences de l'art de l'Université Paris 1. Son travail est une nécessaire quête de l'élan vital qui l'anime. Publiant dans différentes revues d'art et de sciences humaines (*Communications, Études Stéphane Mallarmé, Plastik*, etc.), elle articule sans cesse son travail d'artiste à l'écriture. Régulièrement exposée, sa recherche suit les flots du vivant, et tout particulièrement ceux du vivant-végétal, dans sa poésie fine et délicate comme parfois dans sa sauvagerie.

**Anne Marlangeon**, après une carrière de juriste, crée un atelier d'arts plastiques en Essonne où elle dispense des cours de peinture qu'elle pratique depuis de nombreuses années. Puis, à l'issue d'un cursus universitaire en arts plastiques, elle obtient un master *Création et plasticités contemporaines* à l'École des Arts de la Sorbonne de Paris 1. Sa pratique artistique, *l'écologie du souvenir*, interroge la narration des liens de mémoire ainsi que leur interaction avec le monde végétal. C'est dans cette démarche qu'elle a scénographié des jardins d'artistes dans le cadre du Festival International des Jardins de Chaumont-sur-Loire (2017) et du Festival des Jardins de la Côte d'Azur (2021).

**Sandrine Morsillo** est professeure des universités, directrice de l'École doctorale APESA, membre de l'Institut ACTE, Université Paris 1, artiste et commissaire d'exposition. Sa pratique artistique se développe en lien avec le patrimoine : *Faire école* au Musée de l'Éducation, St-Ouen-l'Aumône, *Et le reste du monde – Fables artistiques et écologiques* au Musée d'art et d'histoire Dubois-Corneau, Brunoy (avec Bernard Guelton), *Format-paysage – Marcher dans la peinture* au Musée de Barbizon.

**Véronique Verstraete** crée des œuvres qui varient entre la sculpture, le dispositif scénique, l'installation, le design, les collaborations avec d'autres créateurs ou bien encore l'édition de multiples ou l'impulsion de lieux de création. Elle a amorcé sa pratique en école d'art, puis à l'IHEAP de Pontus Hulten à Paris et comme assistante, entre autres de Niki De Saint Phalle et Jean Tinguely. Après quelques années à la Galerie Claire Burrus à partir de 1990, puis à la Galerie Georges Verney-Carron en 2004, elle choisit un parcours hors les murs des galeries et du Marché de l'Art, proche des collectifs et des collaborations ou des commandes. Elle est maître de conférences à l'École des arts de la Sorbonne et co-responsable de la Galerie Michel Journiac.

**Catherine Voison** enseigne les arts plastiques, en qualité de professeure agrégée. Plasticienne et docteure en Esthétique et sciences de l'art de l'Université de Paris 1, elle est membre associée de l'Institut ACTE. Plasticienne et disciple fantaisiste de la science,

Catherine Voison invente une nouvelle plasticité organique du vivant qui rivalise avec la richesse et la diversité des formes et des matières naturelles. Elle utilise le potentiel de l'assemblage pour faire émerger des métaphores qui font écho à ses recherches sur les biotechnologies au prisme du bioart. Le fil rouge de sa collection consiste en une interrogation : lorsque la science, sera au-delà de la fiction, aura-t-elle, comme l'art, la possibilité de toutes les possibilités ?

**Diane Watteau** est agrégée et maître de conférences en Arts et Sciences de l'art à l'Université Paris 1 membre de l'Institut ACTE, critique d'art (AICA), artiste, commissaire indépendante, adjointe à la rédaction de *Savoirs et Clinique, revue de psychanalyse*. Son champ d'investigations artistiques et théoriques repose sur un sujet en transit dans un espace intime, politique et poétique. En préparation, un film-essai et un ouvrage sur Lou Andreas-Salomé.

**Pascale Weber** est artiste au sein du duo Hantu(weber+delsaux). Elle est maître de conférences à l'École des arts de la Sorbonne. Pour Hantu, le corps est un dispositif doué d'un pouvoir révélateur d'ascendances et d'ancestralités sédimentées en lui, d'interactions et de liens impalpables qui s'établissent dans l'environnement : il est en même temps médium et champ d'investigation privilégié. Pour le duo, il n'est possible de défendre l'environnement qu'en défendant la part sensible de notre corps, au lieu de jouer sur nos peurs et le sentiment de culpabilité. Le travail artistique de Hantu relève pour partie de la performance (individuelle, collective, médiatique, *in situ*,...). Avec la série participative *Arboretum*, une communauté se construit rassemblant des étudiants, des danseurs professionnels, des performers, des militants écologistes...

## LA COLLECTION CRÉATIONS & PATRIMOINES

L'institut ACTE, laboratoire de recherche en Art, Création, Théorie et Esthétique de l'Université Paris 1, a la particularité de travailler en produisant des œuvres autant que des réflexions sur les œuvres dans différents domaines: Arts plastiques, Cinéma, Design-arts-médias, Esthétique et Études culturelles. C'est au sein de ce laboratoire que se développent les opérations *Créations & Patrimoines*.

### Un ensemble d'actions artistiques

*Créations & patrimoines* est un ensemble d'actions artistiques constituées d'expositions dans des lieux du patrimoine associées à des livres-catalogues. Les expositions sont conçues par les chercheurs du laboratoire ACTE avec différents partenaires (monuments historiques, musées de société ou d'histoire, musées d'art, départements, municipalités...) autour de thématiques choisies par rapport au site. Les livres-catalogues présentent les démarches artistiques et la réflexion menées sur place. Huit expositions ont eu lieu depuis 2013 dont huit catalogues témoignent.

### Instaurer des dialogues sur place à travers des expositions

Pour chaque exposition, des enseignants-chercheurs en art, docteurs, doctorantes et artistes sont invités à créer sur place ou à installer une œuvre dans un lieu historique, un environnement particulier ou dans un musée en rapport à sa collection. Ils expérimentent des architectures, des collections et y instaurent des dialogues apportant ainsi leur contribution à celles des historiens ou des scientifiques. Les œuvres en rapport à une thématique, donnent un écho plastique au lieu tout en réactivant son histoire et ouvrent à une réflexion. Il faut mentionner d'ailleurs que ces expositions sont souvent associées à une journée d'études ou un colloque qui approfondissent ainsi le travail mené sur place. L'intérêt de cette recherche, outre la création, est la transversalité des thématiques et le partage des points de vue. Le commissariat des expositions est l'association d'un enseignant-chercheur et d'un conservateur ou commissaire indépendant.

### Les livres-catalogues

Ces expositions trouvent écho dans les ouvrages de la collection *Créations & Patrimoines*. L'objectif de cette collection est de présenter les expositions, des œuvres, d'expliquer comment ces œuvres « ont lieu », c'est-à-dire se déploient dans des sites particuliers, des lieux qui ne sont pas obligatoirement destinés à l'exposition d'œuvres.

### La parole de l'artiste

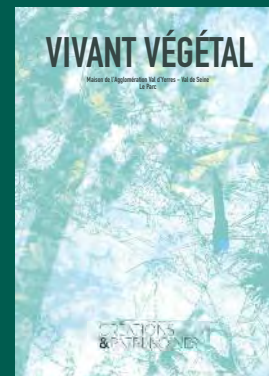
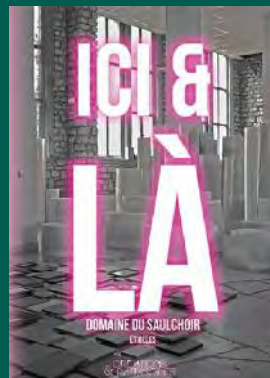
Ces livres-catalogues montrent les œuvres dans les lieux et engagent la parole des artistes. Les artistes reviennent sur l'élaboration de leurs œuvres, parfois sur la perception qu'ils ont du site. La charte de la collection *Créations & Patrimoines* prévoit d'ailleurs que chaque artiste rédige un texte ou réponde à des questions explicitant sa démarche en regard de son œuvre.

### La parole des partenaires

En outre, chaque lieu est présenté par rapport à son histoire, ses caractéristiques architecturales ou environnementales, ses collections, ses particularités patrimoniales ou sociales donnant ainsi la parole aux partenaires (conservateurs, responsables d'association, de monuments historiques...).

### Sandrine Morsillo

directrice de la collection





# CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

**Directrice de la collection *Créations & Patrimoines* :**

Sandrine Morsillo, Institut ACTE Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

**Directeur de la publication :**

José Moure, Directeur de l'Institut ACTE (Arts – Créations- Théories- Esthétiques)  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

**Commissariat de l'exposition *Vivant végétal* :**

Agnès Foiret et Pablo Carrion

**Photographies des œuvres :**

Daniel Morin sauf pour les œuvres indiquées.

**Responsable de la rédaction :**

Agnès Foiret

**Comité de lecture :**

Élisabeth Amblard, Emmanuelle Deramaix, Sandrine Morsillo

**Création graphique et maquette :**

Alice de La Chapelle

**Remerciements :**

Ce projet a été soutenu par Stéphane Sarkissian, Directeur général adjoint des services, Séverine Valentini, ancienne Directrice du Développement Durable, Béatrice Danel, Directrice de l'Environnement et du Développement Durable de la Communauté d'Agglomération Val d'Yerres Val de Seine ainsi que par Djemoui Laachi, Directeur de l'association Altérité de Montgeron.

Que soient également remerciés Martine Guilbaud, Directrice du Conservatoire à rayonnement intercommunal de Vigneux-sur-Seine, Claire Lowagie, professeure de clarinette en charge des ensembles d'harmonie du conservatoire ainsi que les élèves musiciens, Tony Ajoux, étudiant en apprentissage au Service Maison de l'Environnement.

Cette publication est réalisée à l'occasion de l'exposition *Vivant végétal* à la Maison de l'Agglomération Val d'Yerres Val de Seine - Site de Montgeron du 20 mai au 20 juin 2021. Elle bénéficie du soutien de la commission Recherche du Conseil académique de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Co-édition de L'Institut ACTE EA 7539 Sorbonne  
47 rue des bergers 75015 Paris  
collection *Créations & Patrimoines*  
et le parc de la Maison de l'agglomération Val d'Yerres - Val de Seine  
site de Montgeron

Achévé d'imprimé en juin 2021  
sur les presses de LABALLERY  
Allée Louis Blériot, 58500 Clamecy

ISBN : 978-2-9547481-8-4  
Prix : 10 €